N° 197 23 JUILLET 1949 100 FRANCS

# France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

Phot. *N. Y. Times.*

## LE DÉFILÉ DU 14 JUILLET AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

La fête nationale a été célébrée avec un éclat qui rappelle les plus brillants des 14 juillet d'avant guerre. Le défilé des troupes aux Champs-Élysées devant le président de la République, les personnalités officielles et les membres du corps diplomatique a été particulièrement apprécié. Parmi les unités que la foule a acclamées figuraient, après les polytechniciens en bicorne, les élèves de l'École interarmes de Coëtquidam qui ont repris l'uniforme et le traditionnel casoar des saint-cyriens.

# TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

**FRANCE ET UNION FRANÇAISE**

| | | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|---|
| | 6 mois... | 1.950 | 2.450 | 2.550 | 3.050 |
| | Un an... | 3.900 | 4.900 | 5.100 | 6.100 |

**ÉTRANGER**

| | | ABONNEMENT N° 1 | | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| U. S. A. | 6 mois... | 9,30 | dollars | 11,85 | 12,05 | 14,60 |
| | Un an... | 18,60 | | 23,70 | 24,10 | 29,20 |
| SUISSE. | 6 mois... | 37,55 | francs | 47,90 | 48,65 | 59,02 |
| | Un an... | 75,10 | suisses | 95,80 | 97,30 | 118,04 |
| PORTUGAL. | 6 mois... | 231,75 | | 295,80 | 300,50 | 364,45 |
| | Un an... | 463,50 | escudos | 591,60 | 601 | 728,90 |

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

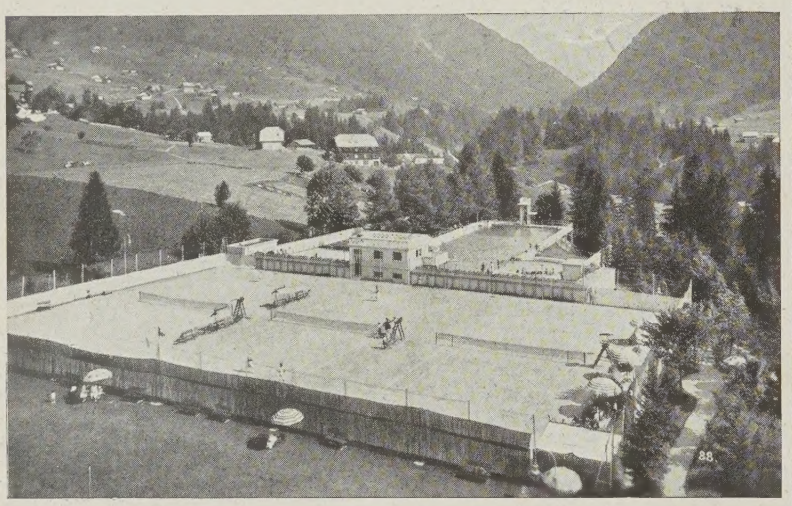
| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| 6 mois... | 2.450 | 3.125 | 3.175 | 3.850 |
| Un an... | 4.900 | 6.250 | 6.350 | 7.700 |

**Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.** — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
**TABLE DES MATIÈRES.** Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



GSTAAD

OBERLAND BERNOIS
SUISSE
1050 - 1150 m.



LA STATION EN VOGUE AVEC MANIFESTATIONS MONDAINES ET SPORTIVES DU PLUS HAUT INTÉRÊT

**PISCINE. TENNIS. APPROACH-GOLF.**
**TÉLÉSIÈGE A 2.000 M. DIVERTISSEMENTS.**

EXCELLENTS HOTELS ET HOMES D'ENFANTS

Renseignements : Syndicat d'Initiative de Gstaad et toutes les agences de Voyages et de Tourisme.

IVA-ZURICH.

*l'horizon vient à vous...*

*La distance s'évanouit.*

Le **traitement des surfaces optiques par couchage sous vide,** est le plus grand progrès technique réalisé dans l'optique depuis 20 ans. Appliqué dans l'installation la plus puissante et la plus moderne d'Europe, il confère aux jumelles de précision B.B.T. Krauss, une luminosité et une clarté inégalées...

...qui mettront à votre portée les merveilles lointaines de la Nature.

Le **" réglage centralisé "** permet leur adaptation **instantanée à votre vue.**

Essayez-les une fois... vous ne les quitterez plus.

**JUMELLES FRANÇAISES DE PRÉCISION**

*Chez les meilleurs opticiens du monde entier*

Construites avec le même soin que nos Microscopes scientifiques universellement appréciés.

BBT
BBT KRAUSS

Demandez à B.B.T. Krauss, Dép. F. I., 82, Rue Curial - Paris - la notice-tarif et l'adresse de l'opticien le plus proche.


## LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

INFLUENCE

— Elève Pénible, parlez-moi du chef - d'œuvre de Gœthe. Que savez-vous de « Faust ?...

— Heu... c'est-y pas Fausto que vous voulez dire, m'sieur ?..

LES BEAUX RÊVES

— Je rêvais que tu étais sirène...

— Tiens, c'est gentil !

— ... Et que je n'avais plus à t'acheter de chaussures !...

AU CASINO

— Regardez notre « arbitre-des-élégances ». Pour les soirées au bord de la mer, il lance « l'habit-à-queue-de-morue » !...

HORRIBLE SOUVENIR

— Il y a dix ans, un requin me dévora à moitié !...

— A moitié, Marius ?...

— Oui, devant mes yeux le monstre avala Philomène, ma « moitié » !...

LE POISSON FACÉTIEUX

— Dame « barbue », on vous appelle à l'autre bout du fil.

— Qui ça ?...

— Un barbu !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 197 23 JUILLET 1949

*France*
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

**LA CANICULE A PARIS**

Fuyant l'étouffante chaleur que dégage, par 34 degrés à l'ombre, le bitume des trottoirs, les Parisiens luttent contre la canicule précoce en se réfugiant dans les squares, dans les brasseries, dans les établissements de natation. A Montmartre les petits poulbots, préludant aux joies des vacances, s'ébrouent avec une satisfaction visible dans le bassin de la place Saint-Pierre au pied du Sacré-Cœur. Phot. *N. Y. Times.*

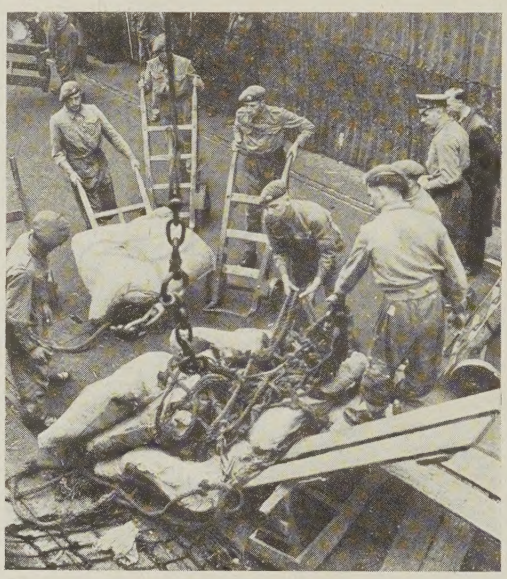
# INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

**A ALEXANDRIE** le roi Farouk, accompagné du premier ministre Ibrahim Abdul Hadi, va présider un des dîners qu'il offre durant le Ramadan, suivant la tradition, aux différentes classes sociales.

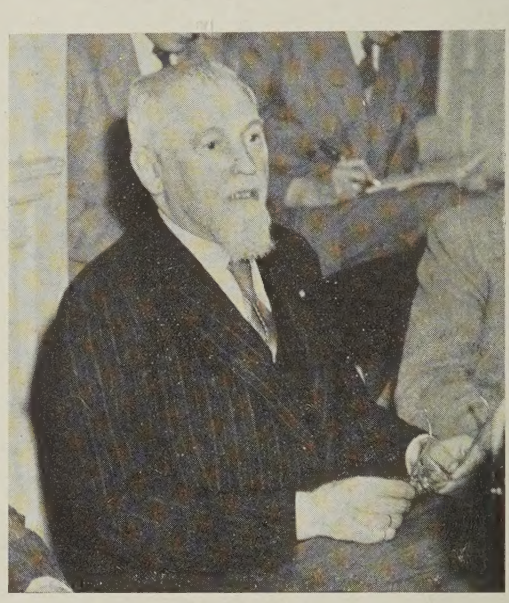
**A NOVI SAD,** à l'occasion du huitième anniversaire du soulèvement contre l'occupant, M. Pijade, vice-président du Conseil, a dit que la Yougoslavie ne serait ni une colonie ni une province russe.

**A LONDRES** M. Snyder, qui poursuit ses conversations économiques en Europe, quitte Downing Street, où il s'est entretenu avec MM. Stafford Cripps, Harold Wilson et M. D. Abbott, ministre canadien.

**A CROYDON** l'émir Abdul Illah, régent d'Irak, et la princesse Faiza, invités par le gouvernement britannique, sont accueillis à leur descente d'avion par le jeune roi Feisal, qui poursuit ses études à Harrow.

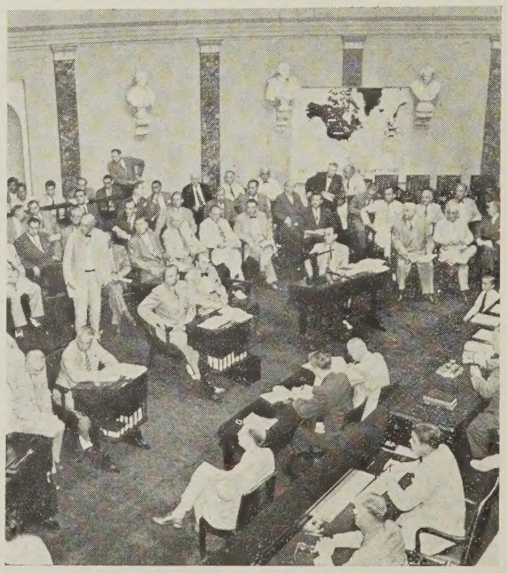


**A LONDRES,** où le mouvement gréviste des dockers s'est amplifié en dépit de l'état d'urgence proclamé par le roi, trois cents hommes de troupe déchargent une cargaison de viande provenant d'Argentine.

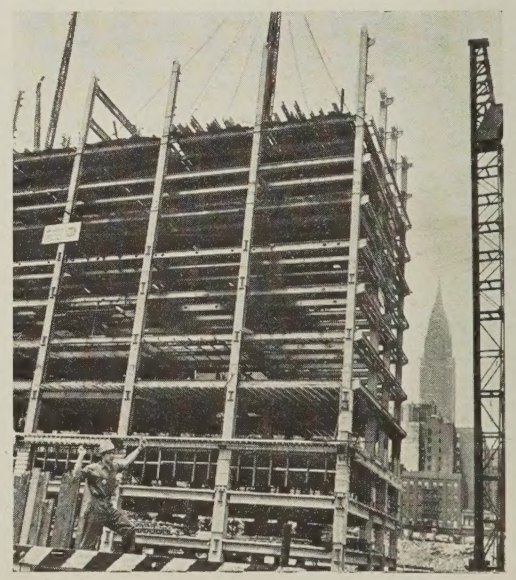


**A BRUXELLES,** où M. Van Zeeland a renoncé à former un gouvernement, M. Van Cauwelaert poursuit la mission d'information dont il a été chargé par le régent en vue de trouver une solution à la crise.

**A TUNIS** S. A. I. Moulay Hassen, fils du sultan du Maroc, enseigne de vaisseau à bord du *Jeanne-d'Arc*, quitte avec le prince Cheldy le palais où il a reçu du bey le grand cordon du Nichan-Iftikhar.



**A WASHINGTON,** dans la salle du Capitole où siège le Sénat, M. Connally, président de la commission des Affaires étrangères, ouvre le débat sur le pacte atlantique en prononçant un chaleureux plaidoyer.



**A MANHATTAN** l'armature d'acier du gratte-ciel de trente-neuf étages qui doit abriter le siège et les services principaux de l'Organisation des Nations Unies se monte activement sur l'avenue Franklin Roosevelt.

# PIE XII CONTRE LE COMMUNISME

par ALBERT MOUSSET

Le conflit entre les catholiques tchèques, groupés autour du courageux archevêque de Prague, Mgr Beran, et le gouvernement tchécoslovaque à direction marxiste a contraint le Vatican à porter une condamnation solennelle contre la doctrine communiste, accompagnée de sanctions contre les catholiques qui s'en feraient les adeptes ou les propagateurs.

Sans doute n'est-ce pas la première fois que l'Eglise dénonce les dangers du matérialisme athée qui est à la base de la société marxiste. Mais les précédentes condamnations gardaient une portée générale, et les catholiques qui s'étaient fourvoyés dans les rangs communistes ou s'étaient faits les propagandistes bénévoles de leurs théories avaient été l'objet d'« avertissements » plutôt que de véritables sanctions.

La question se posa sous un jour nouveau lorsque, sous l'égide de Moscou, des régimes à direction communiste s'instaurèrent en Europe orientale, dans des pays où le catholicisme, naguère religion d'Etat, était demeuré dans le cœur et la conscience des masses populaires.

Toutefois les marxistes n'étendirent que graduellement leur mainmise, ménageant au début les droits de l'Eglise et le sentiment des fidèles. Soucieux d'éviter un conflit qui eût mis le clergé en posture difficile, le Saint-Siège se tint, de son côté, dans une expectative raisonnée, espérant que la situation évoluerait sous un climat de tolérance.

L'équivoque créée par le double jeu des gouvernements fut de courte durée. Les partis à tendance catholique furent éliminés du pouvoir ou n'y furent plus représentés que par une minorité communisante ; la direction totale de l'Etat passa aux mains des marxistes, qui n'eurent plus dès lors qu'une préoccupation : présenter le Saint-Siège comme un foyer de la réaction internationale et discréditer le clergé qui suivait ses directives.

Peut-être le Vatican aurait-il fermé les yeux sur ces attaques si le gouvernement de Prague n'avait pas affiché son intention de créer un catholicisme d'Etat sous contrôle communiste. Autour de l' « Action catholique » se groupaient des prélats interdits, des fidèles abusés et d'authentiques communistes qui organisaient des pèlerinages, célébraient l'anniversaire des saints Cyrille et Méthode, premiers apôtres de la Bohême, créant ainsi une menace de schisme d'autant plus redoutable que la survivance du vieil esprit hussite lui offrait un terrain de propagation éminemment favorable.

Rome ne pouvait laisser se développer une offensive de cette envergure sans réagir avec éclat.

## LE DÉCRET DU SAINT-OFFICE

Le 28 juin, au cours d'une séance plénière de la Congrégation du Saint-Office, les cardinaux, après un examen approfondi de la situation de l'Eglise en Europe, adoptaient quatre résolutions.

La première posait en principe que les dirigeants communistes, en dépit de certaines déclarations « conciliantes », manifestent par leurs doctrines et leurs activités une hostilité effective envers Dieu et l'Eglise du Christ.

La deuxième prononçait l'interdiction *ipso jure* de rédiger, imprimer, diffuser ou lire toute publication, périodique ou journal propageant la doctrine communiste.

La troisième refusait l'admission aux sacrements des fidèles qui, sciemment, se seraient livrés à un des actes énumérés dans la résolution précédente.

La quatrième frappait d'excommunication les fidèles qui professent, défendent ou propagent les doctrines matérialistes et antichrétiennes des communistes.

Ces quatre propositions ont été approuvées le 30 juin par le souverain pontife, qui en a ordonné la publication.

Comme on le voit, le décret établit une distinction entre les catholiques qui sont simplement affiliés au parti et ceux qui en propagent les idées. Les premiers ne réalisent pas les conditions exigées pour recevoir les sacrements. Les seconds sont rangés dans la catégorie des apostats et encourent automatiquement l'excommunication.

Rentrent donc en principe dans cette catégorie les sympathisants qui font œuvre de propagande dans la presse, la radio, la politique, les syndicats, etc.

La rigueur même de ces textes appelle une interprétation extrêmement précise. Il appartiendra aux évêques d'en déterminer le champ d'application selon les circonstances de temps et de lieu propres à leur diocèse.

## L'APPLICATION DU DECRET EN FRANCE

Ce n'est pas la première fois que l'Eglise intervient en France contre les déviations sociales ou politiques du catholicisme. La lettre de Pie X aux évêques de France au sujet du *Sillon* (1910) a condamné le « modernisme social » ; celle de Pie XI au cardinal Andrieu (1926) a condamné avec *l'Action française* la confusion de la politique et de la religion.

La question est aujourd'hui de savoir si, et dans quelle mesure, le décret du Saint-Office vise des groupements (d'ailleurs peu nombreux) comme l'Union des chrétiens progressistes qui, sans prendre position sur la doctrine marxiste, partagent les idées des communistes sur certains problèmes, notamment d'ordre extérieur ou colonial. Quelques-uns de ses membres ont pris dans des congrès internationaux une attitude très voyante et qui n'a pas été sans soulever dans les milieux catholiques des critiques assez vives.

Il appartiendra à l'autorité ecclésiastique de se pencher sur leur cas. Mais, quelle qu'en soit la solution juridique, il n'est pas douteux que leur position est moralement ébranlée et désormais entachée de suspicion.

C'est en tout cas pour les catholiques un interdit définitif jeté sur la politique de la « main tendue » préconisée par les communistes et la mise à l'écart de ceux d'entre eux qu'on appelle en France des « crypto-communistes » et en Angleterre des « fellow-travellers » (compagnons de route).

## LE CAS DE L'ITALIE

La situation se présente en Italie sous un jour plus dramatique. L'autorité du Saint-Siège s'y fait sentir plus directement et, d'autre part, le parti communiste compte dans ses rangs — ou tout au moins parmi ses électeurs — d'assez nombreux catholiques. Les dirigeants du parti ont montré plus de ménagements à l'égard de l'Eglise que dans les autres pays, puisqu'ils ont voté l'article de la constitution qui reconnaît les accords de Latran.

Ils vont enregistrer de nombreuses désertions ; aussi la presse marxiste manifeste-t-elle une bruyante indignation contre le décret du Saint-Office.

Bien entendu les journaux catholiques saluent avec joie la fin d'une équivoque qui ne profitait qu'aux communistes, tandis que les organes socialistes s'efforcent de rassurer leurs adhérents en leur affirmant que la décision pontificale est essentiellement politique et ne vise que le totalitarisme moscoutaire.

A peine est-il besoin d'ajouter que cette thèse n'est pas celle du Vatican, où l'on se maintient sur le plan strictement religieux. Mais l'Italie n'en est pas moins le pays où la réaction du Vatican est appelée à avoir les conséquences électorales les plus lourdes.

## L'EUROPE ORIENTALE

C'est la situation de l'Eglise en Europe orientale qui a motivé le décret. Il n'est pas de nature à modifier la politique des gouvernements, sauf dans le sens de l'intransigeance. Mais il jettera dans les consciences un trouble profond. Beaucoup de croyants sincères, par crainte d'être classés parmi les ennemis du régime et de perdre ainsi leur gagne-pain, sinon leur liberté, se sont laissé enrôler dans les formations marxistes ou les partis apparentés. Il va leur falloir opter, au moment même où le régime ouvre l'ère des persécutions, entre leur foi et leur sécurité personnelle. Sans doute y aura-t-il parmi eux des défaillances. Mais l'Eglise gagnera certainement en puissance offensive ce qu'elle perdra sous le rapport du nombre.

Si les gouvernements de Varsovie et de Budapest ont marqué une visible répugnance à commenter une mesure qui risque de dresser contre eux les masses paysannes, foncièrement attachées à leur foi traditionnelle, en revanche les dirigeants de Prague ont riposté par une véritable déclaration de guerre à l'Eglise. Le ministre de la Justice tchèque, M. Cepicka, a déclaré « illégale » l'action du Saint-Siège sur le territoire national. Autrement dit, les évêques ou prêtres qui appliqueront le décret pontifical encourent une condamnation pour violation de la loi et « trahison des intérêts de l'Etat ».

Bien plus : le gouvernement vient de déposer devant l'assemblée nationale un projet de loi qui place le clergé sous le contrôle « administratif et financier » de l'Etat. Le produit des quêtes et des revenus de l'Eglise leur étant enlevé, les prêtres recevront leur traitement des pouvoirs publics si ceux-ci les considèrent comme « sûrs » au point de vue national...

Ainsi le gouvernement de Prague se montre plus résolu que jamais à acculer l'Eglise catholique au schisme ou à la clandestinité en la détachant de son autorité légitime. Les prêtres n'en ont pas moins lu le 17 juillet une déclaration de fidélité aux évêques et une condamnation de l'« Action catholique » patronnée par le gouvernement.

Cette lutte désormais ouverte entre l'Eglise et l'Etat se complique d'une crise intérieure. La Slovaquie est un des pays d'Europe qui sont restés le plus attachés à leur foi. Elle supporte mal le dualisme qui, malgré son vote de 1946 en faveur des démocrates-chrétiens, la subordonne à la tutelle marxiste de Prague. Les événements du mois de juin ont créé dans ce pays un « climat vendéen » ; le gouvernement et la presse ont dû faire le *black-out* sur les incidents qui se sont produits dans les villages où les paysans ont mis en fuite les policiers envoyés pour arrêter leurs prêtres.

On prévoit que la Tchécoslovaquie va rompre d'un moment à l'autre les relations avec le Vatican. La rupture existe déjà *de facto*.

En Hongrie la majorité parlementaire, naguère aux mains d'un parti chrétien, celui des petits propriétaires paysans, est passée, grâce à une série d'épurations, aux mains des communistes. Mais des catholiques collaborent encore avec ceux-ci dans le gouvernement. Quelle sera demain leur attitude ?

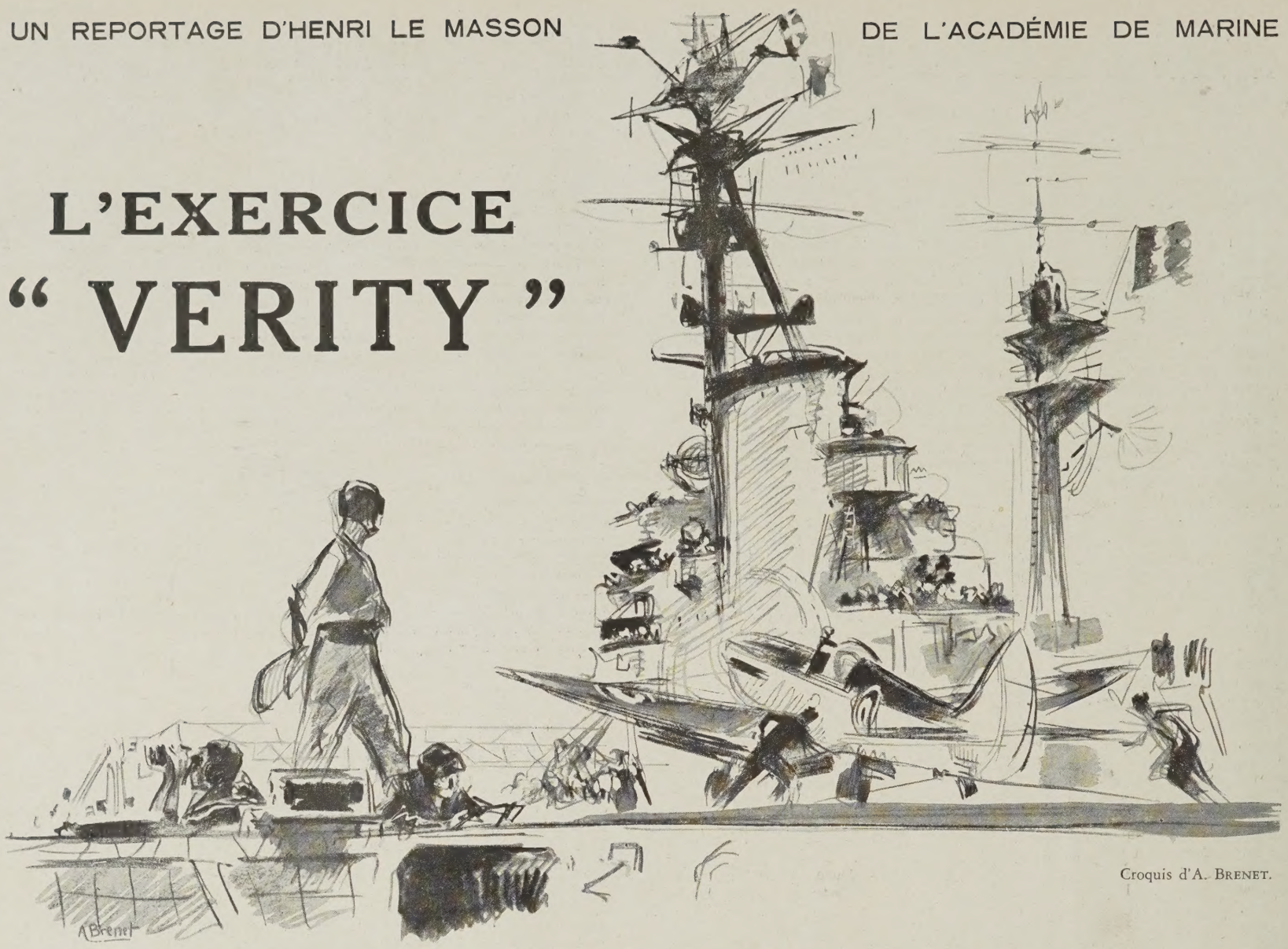
Dans toute l'Europe orientale l'Eglise s'attend à une recrudescence de persécutions. Elle affronte cette épreuve avec confiance. Les gouvernements qui se dressent contre elle affectent de croire que les puissants motifs qui les avaient portés à ménager l'opinion catholique ont perdu aujourd'hui toute valeur. Il est permis de se demander s'ils ne commettent pas une erreur comparable — toutes proportions gardées — à celle du Kominform lorsqu'il a cru qu'il suffirait de mettre Tito à l'index pour qu'il disparaisse de la scène politique.

## LA VOIX DE L'ÉGLISE PROTESTANTE

Réuni à Chichester, le Conseil œcuménique des Eglises, où sont représentées les confessions chrétiennes à l'exception du catholicisme, a de son côté invité les fidèles à résister à l'emprise totalitaire. Il a affirmé qu'aucun pouvoir terrestre ne pouvait « enlever aux chrétiens la liberté qu'ils reçoivent du Seigneur ». Et, parlant en son nom personnel, l'évêque de Chichester a déclaré que l'adhésion au communisme était incompatible avec l'appartenance à une Eglise chrétienne...

UN REPORTAGE D'HENRI LE MASSON DE L'ACADÉMIE DE MARINE

# L'EXERCICE " VERITY "



Croquis d'A. BRENET.

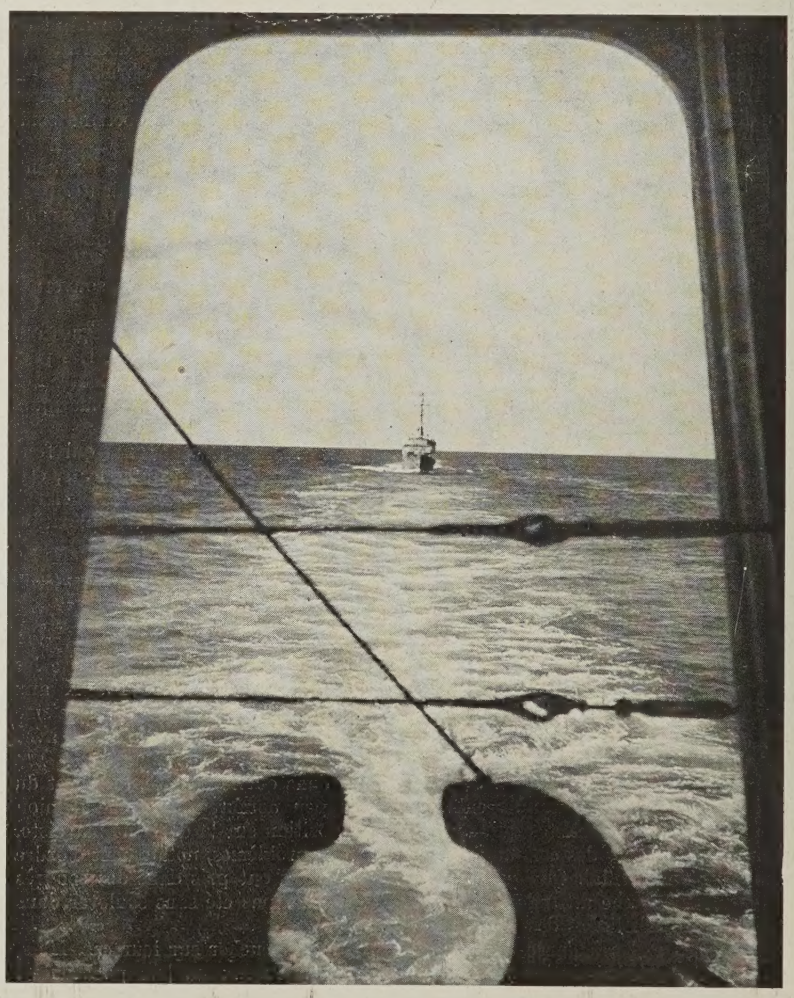
UN « SEAFIRE » VIENT D'APPONTER, LE « BATSMAN » SURVEILLE LE DÉCROCHAGE DU « BRIN » QUI PERMETTRA A L'AVION DE GAGNER L'AVANT DU NAVIRE.

Au début de ce mois des éléments importants de la flotte de l'Union occidentale étaient mouillés. L'amiral McGrigor, commandant en chef de cette armada, expliqua lui-même lors d'une conférence de presse tenue à son bord les raisons de ce rassemblement. En temps de guerre l'Union occidentale devra recevoir par mer la quasi-totalité de ses approvisionnements et les pondéreux nécessaires à ses industries lourdes. L'adversaire cherchera à l'en empêcher : la protection antiaérienne et anti-sous-marine des convois devra donc être exercée avec le maximum d'efficacité ; d'où la nécessité de la préparer. Sans doute des manœuvres auront-elles lieu un jour entre les armées et les aviations des puissances occidentales, il est en tout cas significatif que les marins aient les premiers senti la nécessité de cet entraînement en commun. Ils savent depuis longtemps que le libre emploi de la mer a toujours permis à celui des adversaires qui en jouit de vaincre l'autre sur terre, et ils entendent pouvoir assurer pleinement cette sécurité des arrières des nations de l'Union occidentale.

Quels que soient les projectiles utilisés, deux grands dangers menacent les convois : l'attaque aérienne et l'attaque sous-marine. Comment se protéger contre l'une et l'autre, c'est ce que toute une série d'exercices devait montrer, et ayant eu la chance d'y assister à l'occasion d'une période de réserve nous voudrions évoquer ici comment se sont déroulées ces manœuvres combinées que l'on connaît sous le nom d'opération « Verity ».

*Lundi 4 juillet.* — Après trois jours d'exercices au mouillage, la flotte appareille route au sud. Bombardement des îles Scilly et évolutions variées sont au programme. Au commandement de l'amiral Périès, ayant sa marque sur le *Georges-Leygues*, deux forces mixtes comprenant chacune des bâtiments anglais, français et hollandais sont en action. Chaque bâtiment a embarqué des équipes de liaison britanniques : il faut en effet que tous puissent se comprendre, et depuis plusieurs jours timoniers et radios français s'entraînent au jeu des transmissions britanniques. Disons tout de suite que ces liaisons ont bien marché. Nos timoniers se sont rapidement mis au courant de la procédure et des signaux anglais. Il était amusant de les entendre jouer avec les « *Corpen one, five, o* » et les « *Speed one, eight* » substitués à nos « Robert 150 » ou « Victor 18 » et remplacer les traditionnels François pour F, C pour Célestin par Fox et Charlie. A la fin de cette première journée on avait l'impression que chacun se comprenait, et les évolutions se succédaient, bien réglées et normalement exécutées.

*Mardi 5 juillet.* — Le convoi proprement dit, formant le parti bleu, devait ce jour-là être attaqué par les sous-marins et par une force « de choc » (parti blanc) déclenchant contre lui son aviation embarquée. Les attaques de sous-marins devaient d'ailleurs se poursuivre tout au long des manœuvres. Le commandant en chef, embarqué sur le porte-avions *Implacable*, s'était



LES BATIMENTS EN LIGNE DE FILE DURANT LES MANŒUVRES NAVALES.

réservé le convoi ; le contre-amiral Barjot dirigeait le parti blanc, contrôlant les flottilles de l'*Arromanches* et celles du *Theseus* qui avaient été mises à ses ordres. Plusieurs fois des sous-marins se présentèrent en bonne position de lancement ; l'un d'eux, un hollandais, réussit même à percer les écrans anti-sous-marins sans être détecté et à faire surface à hauteur de l'*Implacable*...

A bord de l'*Arromanches* l'intérêt se portait, ce jour-là, sur le C. I. C. A., autrement dit le centre d'information contre l'aviation, vaste compartiment discrètement éclairé où sur des écrans s'enregistrent lumineusement toutes les indications recueillies par les radars, aussi bien sur la position des avions du bord décollés pour une attaque ou pour une interception que sur l'approche des appareils ennemis. Pour défendre son convoi l'amiral *Implacable* disposait en effet d'une importante aviation embarquée, mais ses tentatives, déclenchées à trois reprises, furent chaque fois interceptées à bonne distance d'intervention par les chasseurs de l'*Arromanches*, découplés en temps utile grâce au C. I. C. A. français.

Rendue à ce point des manœuvres, l'escadre combinée se trouvait presque à hauteur du cap Finisterre ; elle refit alors route vers le nord. Cette fois un groupe de recherche et de chasse anti-sous-marine (le porte-avions *Arromanches* et sept escorteurs, trois anglais ultra-modernes et quatre français) devait éclairer et protéger à distance contre les sous-marins le convoi proprement dit comprenant le reste de la flotte. On voulait éprouver la valeur d'une formule essayée au printemps dernier par la marine américaine et d'autant plus intéressante à expérimenter que c'était la première fois qu'un tel dispositif de chasse était mis en action tant du côté anglais que du côté français. L'exercice montra que, si le chasseur réussissait souvent dans sa difficile mission, il pouvait lui aussi devenir gibier... Il confirma à nouveau, si besoin en était, que les sous-marins restent de redoutables adversaires qui seront plus redoutables encore le jour où tous auront une grande vitesse en plongée. Si le groupe de chasse détecta et neutralisa plusieurs sous-marins en plongée, il fut lui aussi attaqué avec succès par un sous-marin anglais.

*Mercredi 6 juillet.* — L'armada continue sa route vers l'Angleterre. De jour et de nuit le convoi sera attaqué par les formations basées à terre du Coastal Command de la R. A. F. et, dans la nuit, par une flottille de vedettes rapides basée à Brest et obéissant aux ordres de notre préfet maritime dans ce port. Pour les profanes ce fut sans doute le jour le plus spectaculaire : comme il s'agissait surtout d'entraînement, les bombardiers vinrent tout de même survoler le convoi, mais leur approche avait été détectée de très loin (plus de 100 kilomètres), et quand, en formation massive, ils apparurent au-dessus de la flotte des chasseurs à réaction décollés de terre sur l'ordre du commandant du convoi les avaient depuis longtemps attaqués et, flèches brillantes, continuaient à harceler leur essaim serré. Les avions torpilleurs de l'aviation navale anglaise et néerlandaise, par contre, réussirent mieux leur approche. Pendant un court instant on eut la vision fugitive de leur rapide passage presque à hauteur de mât, tandis que par groupes de quatre à douze ils surgissaient de divers points de l'horizon. Dans la nuit enfin ce fut le tour des vedettes. De l'*Arromanches* on eut seulement la vision de brefs embrasements de fusées simulant des lancements et de non moins brefs éclairs de projecteurs.

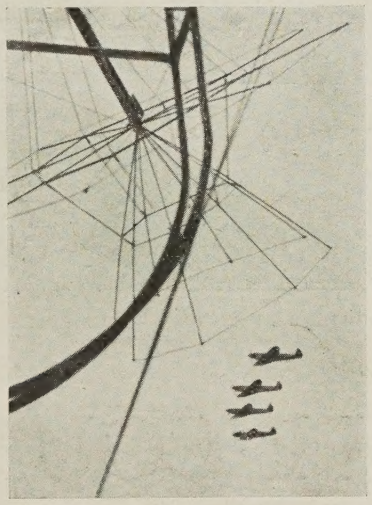
*Jeudi 7 juillet.* — Les derniers exercices supposaient le passage d'un important convoi côtier à travers des champs de mines que venaient de draguer des flottilles anglaises, françaises, hollandaises et belges. Là encore l'expérience montra qu'il n'y avait pas de parade d'une efficacité absolue : plusieurs fois on vit d'impressionnants nuages blancs s'élever sur l'arrière de différents bâtiments, en particulier du *Georges-Leygues*, du *Theseus* et de l'*Implacable* lui-même : les charges des mines avaient heureusement été remplacées par une matière fumigène !

Indiquons quelques conclusions premières de ces exercices. Tout d'abord le fait que, pour la première fois en temps de paix, plusieurs pays avaient admis de grouper des éléments de leur puissance militaire sous un commandement tactique unique. C'est la preuve que l'Union occidentale n'est plus une simple vue de l'esprit. Il faut aussi souligner l'extrême cordialité de l'accueil fait par les Anglais, tant civils que militaires. Les municipalités et les populations s'étaient mises en frais pour bien accueillir leurs hôtes, et l'organisation des manœuvres par le commandement anglais fut excellente ; chaque bâtiment étranger avait été amateloté à un bâtiment anglais, son *chummy ship*, et tout de suite des relations très amicales s'établirent entre états-majors et équipages.

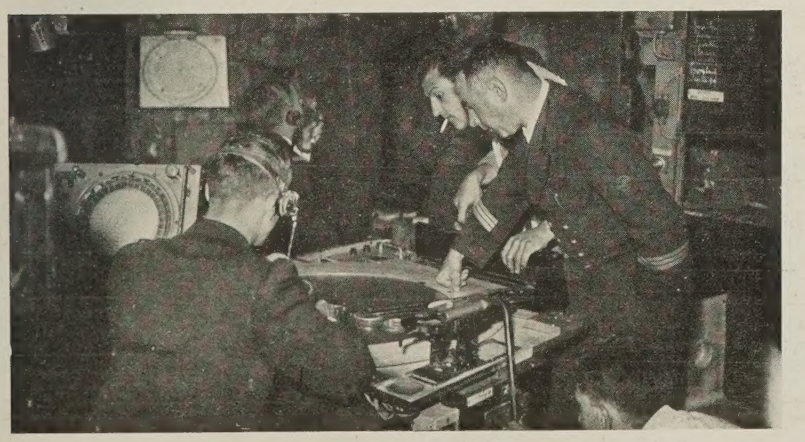
Du point de vue français on doit remarquer la part relativement importante de notre pavillon dans cette armada (27 bâtiments sur 108, soit 25 %) et noter que la mise sur pied de ces moyens a représenté de la part de tous un gros effort. L'émulation jouait, chacun fit sportivement de son mieux pour surpasser le voisin. Notons aussi que le haut commandement anglais avait prévu de confier à des amiraux français l'exécution de certains des exercices les plus importants. Nous l'avons déjà mentionné, en particulier à propos du groupe de recherche et de chasse anti-sous-marine, formule nouvelle dont la doctrine reste à préciser, mais qui peut être appelée à jouer un rôle primordial. Dans la conférence finale le commandant en chef anglais souligne l'efficacité de la détection aérienne française — le C. I. C. A. de l'*Arromanches* en particulier. L'aviation embarquée, de son côté, fit des étincelles : on doit admirer ses pilotes, qui utilisaient un matériel nouveau avec lequel ils avaient apponté pour la première fois la veille de l'appareillage !

Jamais, précisa le grand chef anglais, on ne laisse apponter un pilote britannique avant qu'il ait pratiqué son nouvel appareil une vingtaine d'heures : les nôtres n'avaient que quelques heures de vol sur leurs nouveaux chasseurs, et là où l'on admet une « barrière » pour une vingtaine d'appontages il ne s'en produisit qu'une, sans gravité heureusement, pour soixante-deux appontages, qui furent exécutés à bord de l'*Arromanches* au soir du 7 juillet.

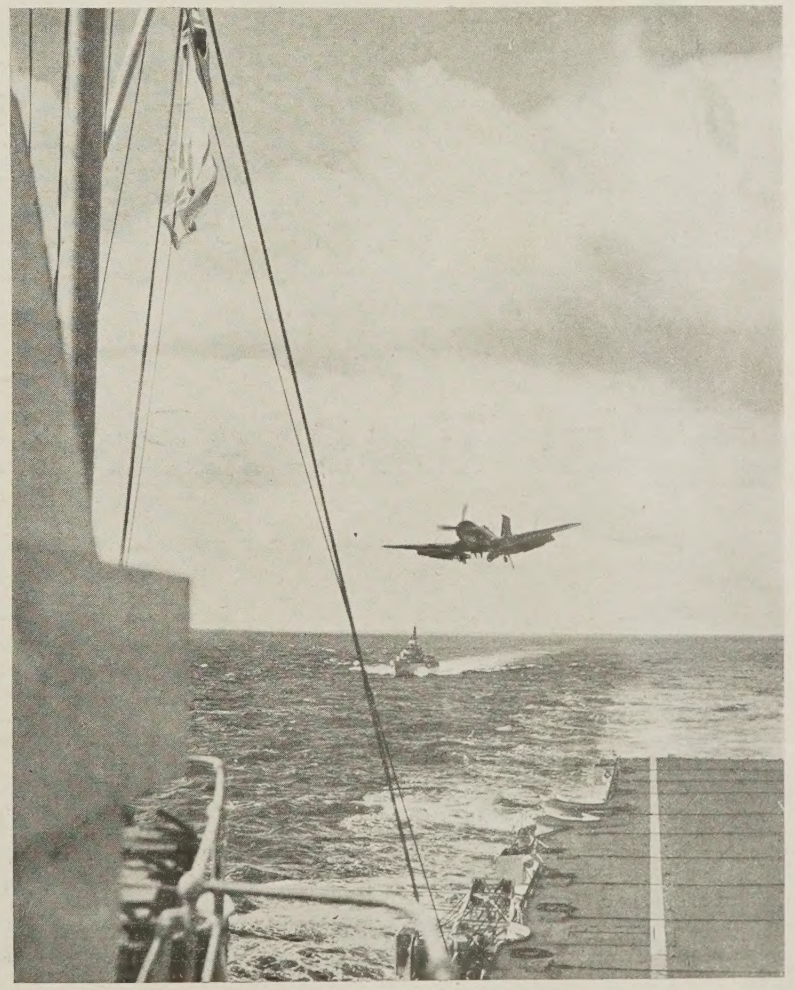
Souhaitons que, très vite, notre aéronautique maritime reçoive les appareils modernes, notamment des chasseurs à réaction, qui lui sont indispensables pour conserver et poursuivre son entraînement. Souhaitons aussi que le porte-avions nouveau dont elle a besoin, véritable PC pour opérations de chasse anti-sous-marine et de défense antiaérienne, lui soit enfin donné. Le maréchal Montgomery, qui assistait aux manœuvres « Verity », a tenu à souligner expressément à la fin des exercices l'importance de ce type de bâtiment. Le parlement français n'a rempli qu'une partie de son devoir en accordant récemment des crédits pour la construction des trois premiers escorteurs de notre future flotte ; il se doit d'accorder les fonds nécessaires pour la mise en route définitive du *Clemenceau*, dont la nécessité ne saurait être mise en doute.



SUR TOUS LES NAVIRES MODERNES LE RADAR PERMET AUX OFFICIERS...



... DE SUIVRE SUR GRAPHIQUE LA MARCHE DES BATIMENTS ET DES AVIONS.



UN « FIREBRAND » ÉVOLUE AUTOUR DU PORTE-AVIONS « IMPLACABLE ».

AUX CONFINS DE LA TRANSJORDANIE LES POPULATIONS DRUSES VIVENT, INDÉPENDANTES ET FIÈRES, AU MILIEU DES PIERRES NOIRES DE LEUR MONTAGNE.

# SYRIE 1949, APRÈS LE COUP D'ÉTAT (*)

par notre envoyé spécial FRÉDÉRIC MÉGRET

APRÈS une visite éclair de M. Schuman à M. Bevin au début du mois de juillet, de fort importants entretiens se sont tenus à Londres entre M. Michel Wright, sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, et M. Roland de Margerie, directeur d'Afrique-Levant aux Affaires étrangères. Outre la question des colonies italiennes, les diplomates avaient à passer en revue les problèmes politiques et économiques qui se posent aux deux pays dans le Proche-Orient.

La situation se présente actuellement ainsi : Israël a remporté la première manche de sa lutte contre les pays arabes, le bloc syro-égypto-saoudien a pris fermement position contre les projets de Grande Syrie ou de Croissant fertile.

Deux éléments nouveaux sont aussi venus bouleverser l'échiquier traditionnel : la présence et l'influence économique des Etats-Unis en Arabie, en Iran et en Israël, l'influence idéologique de la Russie soviétique dans des pays socialement retardataires.

Le coup d'Etat du colonel Zaïm n'a pas été une « botte secrète » de la diplomatie française. Certains esprits, aussi troublés par le légendaire colonel Lawrence que par les romans policiers, voulaient le suggérer aux premiers jours d'avril. Dans la nuit du putsch, évidemment, on avait relevé que les commandos syriens recevaient des ordres en français : au moment de l'action des officiers ont tendance à user de la langue avec laquelle ils ont appris leur métier pendant plus de vingt ans... Au contraire des autres missions diplomatiques, la légation de France ne se retrouva pas à l'aube militairement gardée : c'est un fait qui fit jaser. « Qui donc aurait cherché refuge dans une légation qui depuis 1945 s'était donné comme règle de vivre le plus discrètement possible et surtout de ne recevoir aucun homme politique du cru ? Voilà pourquoi nous ne dépêchâmes pas de sections en armes autour de votre légation », m'expliquèrent les protagonistes du putsch. Au cours d'entretiens ultérieurs leur chef alla plus loin : « La France ? Mais pour nous c'est la puissance la plus désintéressée qui soit ! C'est bien pourquoi nous pouvons faire amitié, voire travailler ensemble. »

Aux entretiens de Londres la nouvelle Syrie du maréchal Zaïm n'aura pas manqué d'être fréquemment évoquée. Si Damas ne s'oppose pas

(*) Voir *France-Illustration* des 2 et 9 juillet 1949.

au transit des pipe-lines des compagnies britanniques de pétrole, il n'en reste pas moins certain que le putsch du 30 mars, surgi d'une crise intérieure syrienne et mené de main syrienne, aura constitué un dur coup d'arrêt à tous les projets anglais de Grande Syrie. C'est pourquoi le referendum du 25 juin était attendu avec curiosité et que des pays comme l'Irak et la Jordanie avaient même tenté en dernière heure de troubler l'atmosphère par des démarches diplomatiques inusitées, comme par des concentrations insolites de troupes.

### RETOUR A UNE VIE CONSTITUTIONNELLE

L'énorme majorité des suffrages s'est portée sur le nom de Husni Zaïm. Ces quasi-unanimités par quoi l'on veut voir les peuples s'exprimer, quelle valeur présentent-elles ? Voila trop d'années, hélas ! que les pays totalitaires nous proposent ce genre de justification... Lorsque l'armée détient le pouvoir, une armée qui brille d'une popularité toute neuve, et lorsque son commandant en chef, tout auréolé de son coup d'Etat, s'offre au verdict d'un plébiscite, tous partis dissous, en candidat unique ?... Voire ! La réussite d'un militaire, même le plus valeureux, ne saurait expliquer une évolution aussi brutale de l'opinion dans un pays comme la Syrie.

Habitué depuis trente siècles aux invasions, à tant de nouveaux prophètes et de maîtres étrangers, le peuple, lui, regarda faire ce nouveau « Zaïm » avec sympathie parce qu'il reconnaissait un des siens qui n'arrivait ni d'au delà des mers, ni d'au delà du désert. Et quand le Zaïm lui parla, le peuple s'intéressa singulièrement à sa harangue.

Le Zaïm cependant ne négligeait aucune occasion pour affirmer à ses compatriotes comme aux étrangers accourus aux nouvelles que la victoire de son mouvement ne pouvait être que le triomphe du peuple, avec le retour pour le pays à une vie vraiment constitutionnelle. Thème que reprenait avec tout le poids de son prestige Fares El-Khoury, l'ancien président de la Chambre, chef de la délégation à l'O. N. U., le juriste consommé et le sage que le colonel Zaïm tint à visiter avec déférence dès le matin du 1er avril.

Dès les premiers jours le parti du peuple décidait de collaborer avec le nouveau régime et de lui prêter son appui en vue du rétablissement de la vie constitutionnelle qu'il estimait tout illusoire sous la « dictature » personnelle de l'ancien président de la République Chukri Kouatly, lequel vient de commencer son exil en Suisse. A l'état-major on vit se mêler aux uniformes des officiers, un peu décontenancés par les nouvelles tâches, les tarbouches d'avocats de Homs et les vestons de professeurs d'Alep.

### LA CONSTITUTION NOUVELLE

Une commission commença à élaborer une constitution que le nouveau maréchal, président de la République, aura sous peu à promulguer avant que le pays aille aux urnes pour des élections générales.

Surprise ! Le Zaïm annonça aux femmes qu'elle participeraient aux élections, à condition qu'elles aient leur brevet. Comme cela ne faisait que 20.000 électrices, une rectification suivit qui faisait du certificat d'études la condition nécessaire. Le droit de vote aux femmes syriennes ne manquera pas de précipiter l'évolution des mœurs arabes, même si la mesure ne risque pas de faire contagion jusque sous les tentes du vieux roi Ibn Seoud...

Un nouveau code civil vient d'être promulgué, concurremment à l'ancienne loi coranique. L'enseignement, lui aussi, donne bien du travail à une autre commission. Sur le chantier syrien, le Zaïm aura mis en place des équipes pour tout : une commission, économique celle-là, a été chargée d'établir des bases réelles et coordonnées — selon la propre explication du chef de l'Etat — à la vie financière, agricole et commerciale du pays.

Le peuple a-t-il été mécontent quand le Zaïm, en préface de ces réformes, annonça la création d'un bureau des plaintes *(sic)* contre les injustices et d'une commission d'enquête sur les abus du pouvoir et les enrichissements illicites ? Les Damascains s'entendaient généralement pour voir traduire devant cette commission tout le haut personnel politique d'hier et même d'avant-hier ! Ce qui est sans doute trop. Il n'y aurait pas de précédent historique...

Une autre commission enfin fut chargée d'élaborer une loi pour la répartition des terres domaniales et des biens délaissés. En s'appliquant à plus des deux tiers de la surface cultivable cette loi devrait mettre fin au régime de féodalité terrienne devant lequel tout étranger de bonne foi s'émouvait toujours. A parcourir ce pays du Djebel Druze aux Alaouites, d'Alep à la Djezireh, on s'aperçoit que le métayer syrien n'est jamais qu'un serf ligoté par les dettes. Il doit rembourser au propriétaire toutes les avances faites pour sa terre : les semences, la charrue, la paire de bœufs. Voilà notre paysan endetté, avec intérêts. Et lesquels ! Qu'une année de sécheresse survienne, ce n'est pas rare, les moutons crèveront et les intérêts se multiplieront. En quelques années le métayer se trouvera endetté... jusqu'à ses petits-enfants. Il se verra rivé à ce sol, sans espoir de se dégager jamais, quel que soit son effort, quel que soit le nombre de ses enfants.

Du temps des Turcs, sous le mandat, comme après quatre années d'indépendance, la condition du paysan, pour ne parler que de celui-ci, n'a pas varié, si le sérail changeait d'occupant. Comment n'aurait-il pas cristallisé les espoirs de ces paysans et obtenu leurs suffrages, le chef qui s'attaquait si brutalement aux garants politiques de la féodalité, qui déclarait devant la presse locale :

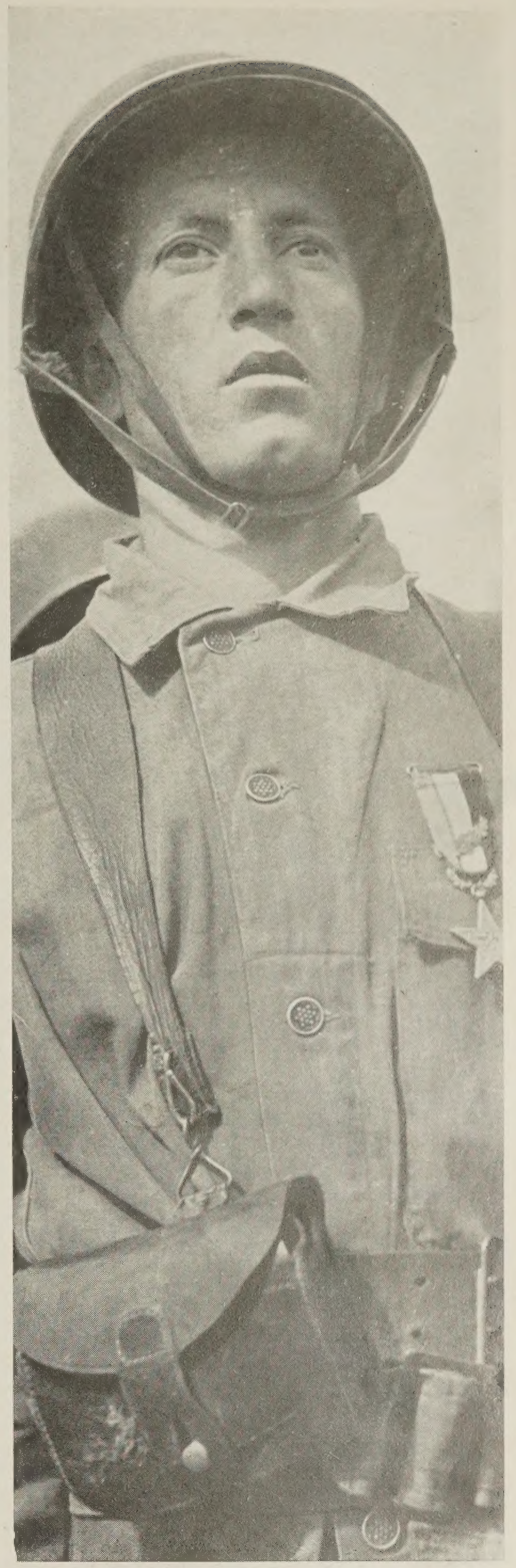
« Toute une série de lois assurera les principes de la justice et de l'assurance sociale de sorte que l'ouvrier et le paysan puissent reprendre goût à la vie. »

Le gouvernement provisoire quelques jours plus tard précisait qu'on se bornerait à déposséder les gros propriétaires qui s'étaient enrichis abusivement et à répartir le domaine de l'Etat au profit de petits agriculteurs. Un recul ? On s'était aperçu qu'il y avait en somme tant de terre en friche qu'il y avait intérêt à accroître la surface cultivée plutôt que de morceler les domaines existants, me fut-il répondu. En exposant d'enthousiasme leurs programmes les réformateurs vont souvent trop vite. Mais les paroles demeurent : jamais un leader politique n'avait dit à ces paysans qu'ils pouvaient reprendre goût à la vie.

### RÉORGANISATION TOTALE

Des milliers de poules d'eau gloussaient bien avant l'aube dans les roseaux. Il est difficile de dormir aux abords d'un lac, même si votre tente est plantée sur la rive du Jourdain. Autour de moi le camp s'éveillait, les soldats sortaient de leur abris et s'étiraient dans l'air humide. Certains faisaient déjà leurs ablutions dans la petite rivière large ici d'une quinzaine de mètres, sans penser à saint Jean-Baptiste...

C'est Mishmar Hay Arden, la poche que sur une profondeur de 3 kilomètres les troupes syriennes ont occupée en Palestine dans la seconde phase de la campagne. Large de 5 kilomètres, ce terrain a été bordé de tranchées, truffé de nids de mitrailleuses et de mortiers. Sur les hauteurs, face aux lignes israéliennes, ce sont de véritables ouvrages de béton qui croisent leurs feux sur la plaine, de puissants blockhaus enterrés où l'on



LE « MÉRITE SYRIEN » SUR UN BLOUSON AMÉRICAIN HARNACHÉ D'UN ÉQUIPEMENT FRANÇAIS.

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION D'ARMISTICE, LE COLONEL FAWZI SELO SAVOURE SON CAFÉ TURC.

LES MARIÉS ET ÉPOUSES FELLAHS S'EXPOSENT AUX FÉLICITATIONS DES POPULATIONS VOISINES.

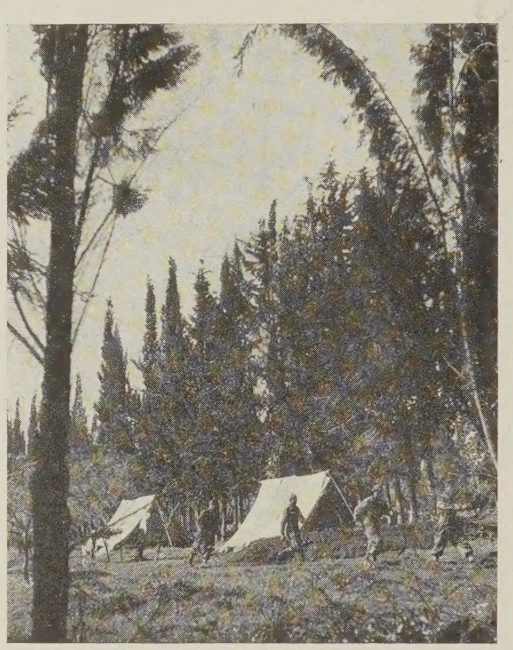
SPECTACLE INCONNU DEPUIS DES DÉCADES : DAMAS REVÊTU L'HIVER DERNIER D'UN MANTEAU DE NEIGE.

A ALEP LES RÉFUGIÉS DE PALESTINE ESPÈRENT UN ACCORD ENTRE ISRAÉLIENS ET ARABES.

devine les pièces d'artillerie encapuchonnées. A croire qu'on a utilisé ces 15 kilomètres carrés pour apprendre aux futurs officiers du génie à couler des tonnes de béton.

« Imprenable, n'est-ce pas ? », dit derrière moi le chef du secteur, le commandant M... Quelle vague de blindés oserait même affronter cette ligne Maginot ? Dans le *no man's land*, entre les lignes arabes et israéliennes, un car apparaît, éventré par un coup direct de 75 parti du poste de douane que les touristes des époques heureuses connaissent bien : ils s'y arrêtaient en arrivant de Damas pour descendre sur le lac de Tibériade. A côté du car calciné une tente où depuis bientôt trois mois le délégué de l'O. N. U. préside aux désaccords des deux commissions d'armistice. Armistice qui doit suivre la trêve et précéder la paix...

Que d'arguties aux lieux mêmes où Jésus voulait être le grand pacificateur ! La poche de



CETTE COLONIE JUIVE, A MISHMAR HAY ARDEN, SERT DE CAMP AUX SOLDATS SYRIENS.

Mishmar Hay Arden, avec son « kibbutz » d'orangers et de citronniers enfoncé comme un coin en territoire palestinien sur la rive occidentale du Jourdain, constitue un gage sérieux. D'où tant de frais de béton.

« Faire sauter tous ces ouvrages ? Evacuer un terrain que nos soldats ont conquis de haute lutte? Ah ! non... Il faudrait alors qu'ils acceptent le rattachement de la Galilée à la Syrie. Sur ses 250.000 habitants 95 % sont Arabes... La frontière, encore, devrait être portée sur le Jourdain et non plus sur le thalweg de chez nous, où les commissions l'ont stupidement tracée au lendemain de l'autre guerre... »

Est-ce pour faire pardonner l'attaque contre l'ancienne puissance mandataire? Le commandant me désigne le pont sur le Jourdain où roulent maintenant les jeeps et command-cars de tout conflit...

« Le pont des Filles-de-Jacob, c'est là que Murat culbuta la cavalerie du sultan de Damas : la pointe la plus avancée de la campagne de votre Bonaparte... »

Le souvenir d'épopée ne saurait distraire l'attention de la petite tente blanche, là-bas. Comment l'O. N. U. sortira-t-elle du guêpier de ces frontières absurdes, de ces populations aux confessions mêlées ?

Dans la colonie d'agrumes les soldats errent tandis que les jeunes recrues apprennent le maniement des armes. Pas de rupture de trêve par ici. On ne me proposera même pas de casque pour visiter premières lignes et postes de guet. Près de cet abri enfoui sous la verdure ils sont trois à lire le journal, l'une des publications qui restent : le Zaïm a retiré la licence à une bonne cinquantaine de journaux aux ressources incertaines. Damas n'a plus que sept quotidiens, Alep quatre, Homs et Souéda un seul. Même sans lecteurs la presse semblait une excellente industrie. Grâce aux compagnies de pétrole, assure-t-on. Les recrues défilent devant nous, jarret tendu, l'air martial.

« La conscription obligatoire cent pour cent ! Finie l'époque où le fils de famille payait pour ne pas faire de service militaire !... »

Entre le front, les garnisons et les services l'armée syrienne compte près de 40.000 hommes. Depuis le putsch il est question d'appeler sous les drapeaux, progressivement s'il le faut, deux classes, soit 20.000 jeunes gens. Le commandant en chef a proclamé que l'armée serait organisée de façon à pouvoir être portée à 200.000 hommes en cas de guerre. Une charge énorme pour un petit pays obligé d'acheter équipements et matériel à l'étranger ! Mais avec la conscription obligatoire c'est le brassage de la population, de ses classes, de ses multiples « minorités » et confessions. « Tous Syriens ! » aura été le mot d'ordre du nouveau maréchal à la recherche d'une unité nationale que personne jusque-là, il faut bien en convenir, n'avait intérêt à rechercher. Arabes, oui, mais Syriens. La religion ? Elle ne peut être qu'une question personnelle. Dans ce pays de 2.500.000 habitants on compte 400.000 chrétiens divisés par cinquante rites différents. Malgré l'énorme majorité musulmane on trouve des chrétiens parmi les plus importants collaborateurs du Zaïm. C'est là la moindre trace d'une laïcité nouvelle en pays d'Islam.

En repartant de Mishmar vers Kuniitra, P. C. du front Sud, nous croisons une colonne de blindés qui fait une relève : le matériel français et anglais aperçu dans les rues de Damas à l'aube du 30 mars. Deux avions nous survolent qui se tiennent loin de la zone frontalière protégée par la trêve de l'O. N. U.

« Le Zaïm, c'est certain, veut créer une nation syrienne. L'armée sera le creuset, comme elle l'a été chez vous. Mais il veut aussi inculquer à toute la nation l'esprit du soldat, lui donner une âme héroïque. Sinon notre indépendance sera menacée... »

Parle-t-il seulement, cet officier arabe, du nouveau voisin dont j'ai aperçu les fortifications tout à l'heure à la jumelle : Israël ? On peut en douter.

« L'effort économique de la nation (vous verrez nos nouvelles industries de transformation et ces plaines qui nous donnent un énorme excédent de céréales), cet effort nous permettra de réarmer, à notre échelle bien entendu. Voyez ces blindés. Dix ans d'âge et de service pour certains. En face maintenant ils ont des Sherman. Si le monde tient à la paix il doit craindre la poudrière que restera le Proche-Orient tant qu'il s'y jouera tant de cartes. L'égalité des forces en présence pourra seule maintenir un *statu quo* pacifique... Le Zaïm est décidé à nous faire respecter de tous nos voisins, quels qu'ils soient. »

Une dizaine d'officiers syriens suivent en France les cours des écoles militaires.

« Le gouvernement a l'intention d'en envoyer davantage. Nous apprécions votre esprit et nous sommes rompus à vos méthodes. Pourquoi changer d'instructeurs ? La France reste pour nous le pays qui a créé la liberté telle que nous l'entendons. »

Dans une Syrie en pleine formation, à la veille d'un effort tant culturel qu'industriel et commercial, la France peut être un guide discret et avisé, elle peut devenir la grande amie de ce pays qu'elle aura, avec bien des aléas, porté sur les fonts baptismaux des nations. Cela, le maréchal Husni Zaïm et les Syriens ne cessent de nous le faire comprendre.

*(A suivre.)*

UNE BELLE DESCENTE DE M. RAOUL FRIAS (ARGENTINE) AU COURS DU MATCH QUI OPPOSAIT LES ÉQUIPES DE CHANTILLY ET DE CIBAO DE LA PAMPA

# VARIATIONS SUR LE POLO

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

Lieu d'élection de la « gentry » parisienne, le polo de Bagatelle n'a pas la prétention de constituer à lui seul le motif principal des après-midi de la « Saison ». Il se contente d'en être le point final et de recueillir sous ses frondaisons les habitués du pesage et les notabilités du « turf » lorsque Auteuil termine ses réunions, et qu'il semble encore trop tôt pour se plonger à nouveau dans le tumulte accablant de la cité surchauffée. Prélude de Deauville et de la fraîcheur normande il anticipe sur le plaisir d'être retranché pour un temps de l'agitation poussiéreuse et de respirer dans un cadre harmonieux un air arsénié d'une qualité plus rare.

L'endroit est unique... Un immense « green » en bordure de Seine protégé de la vie extérieure par un écran de verdure qui l'isole et l'interdit. Aucune tribune, un « Club House » discret où scintille l'éclat des objets d'art, enjeux des tournois futurs, précède un terre-plein ponctué de parasols écarlates. Tout est atténué, délicat, édifié sans contrarier la nature, sans la déshonorer de ciment monstrueux. Rendez-vous où se retrouvent certains vestiges de la douceur de vivre, Bagatelle est un havre de grâce non encore submergé.

Des habitudes s'y sont retrouvées. L'usage a consacré cet élégant défilé en bordure du « Club House » avant de gagner le terre-plein où l'on prendra le thé. Les femmes, robes claires, grands chapeaux en corolle, semblent autant de fleurs animées. Les jeunes filles rééditent les épaules dégarnies des personnages de Winterhalter. Beaucoup de rires, quelques cris joyeux. Une surprise, les hommes sont habillés. Plus de vestons à damier ni de pantalons en flanelle grise : de stricts complets, voire des jaquettes. Sur le

LE COMMANDANT FINAZ A CONTRÔLÉ LA BALLE ET LA POUSSE EN LISIÈRE DU CLUB HOUSE.

CHEVAUX ET JOUEURS DANS L'EXPECTATIVE. LES CAVALIERS ATTENDENT, MAILLET HAUT.

ventre les lorgnettes dans un étui timbré aux armes. A la boutonnière, l'œillet. L'ensemble s'honore de capes grises à crêpe noir ou de tubes de même ton. Des maîtres d'hôtel compassés circulent entre les tables. Les conversations vont leur train, ni sujet grave ni dissertation fastidieuse, le « ton du monde » distillant sans rancune la minute présente.

Le polo, ce sport élégant, qui paraît une victoire du dynamisme moderne, a pourtant des origines lointaines. Il viendrait des plateaux du Tibet, où l'on courait le rat musqué pendant l'hiver sur les poneys du pays. En été le rat était remplacé par une balle en peau de renne appelée « pulu ». Des crosses animaient le « pulu » que les joueurs se lançaient d'un camp à l'autre. Ce jeu développant endurance physique et combativité se répandit rapidement. Il descendit vers la mer par les vallées profondes. Les princes l'adoptèrent. Est-elle exacte cette réponse d'Alexandre le Grand à Darius, lui envoyant un maillet et une balle avant Issus, en conseillant le sport plutôt que la guerre ?...

« La balle représente le monde, mais c'est moi qui tiendrait le maillet !... »

Après des fortunes diverses il se retrouve au Turkestan, en Arménie, en Perse (on en parle dans *les Mille et une Nuits*). De Chine, il traverse la mer et s'installe au Japon. Entre temps il s'implante aux Indes et devient le jeu favori des maharadjahs. Au moment de la conquête anglaise il enthousiasme les officiers britanniques. Grâce à eux le voici en Europe. 1870, un match célèbre, le premier en date, a lieu au camp d'Aldershot. Le code du « Hurlingham Club », qui fait toujours autorité, est fixé dès 1890. Deux ans plus tard il triomphe sur la pelouse de Bagatelle. Le polo est désormais lancé.

Voici le « green » qui s'anime. Une casaque « bouton d'or » le raie tout à coup d'un galop fulgurant. Elle s'immobilise, virevolte et repart aussitôt dans une autre direction. Silhouette racée, d'une netteté de figurine, l'homme et le cheval ne font qu'un. Ils passent devant le « Club House » en concentration ralentie. Le poney, queue tressée, crinière rase, aciers étincelants, augmente de vitesse sur des indications imperceptibles, tout à l'heure il tournera « dans un mouchoir » par simple déplacement de son cavalier. Celui-ci, casque en tête, culotte blanche, bottes jaunes, les genoux protégés de bourrelets de cuir, tient le « stick » d'un bras nerveux. Monté long, chaussé à fond, le cheval est pour lui un moyen de prendre part à la mêlée. Il n'est plus seul en effet. D'autres cavaliers « bouton d'or » et d'autres encore en casaque verte à bande jaune avivent de leur éclat la ligne sombre des peupliers. Ils s'entrecroisent à pleine allure, faisant tournoyer leurs maillets. Soudain un sifflet impératif, les deux teams rejoignent l'arbitre, qui donne les dernières recommandations.

Les tables du terre-plein restent égales à elles-mêmes. Voici le marquis de Ganay, président du club. Le colonel de Montaudoin, le lieutenant-colonel Brau, le commandant Finaz sont cités au passage. Ils forment les « boutons d'or » avec M. Malatier. MM. Hubert Menier, de Fommervault et Clerc ainsi que le major Little portent la bande jaune sur fond vert. Un mot suffit pour marquer l'intérêt. Tout en continuant de parler de réunion mondaine et de cette villa de Deauville que l'on fait apprêter.

Le match est commencé. Choc passionnant. Aucun cri, seulement le tremblement sourd des galops impétueux, le tintement sec sur la balle. Sept périodes de huit minutes avec une interruption de trois minutes entre chacune en verront la fin. Un coup de cloche nostalgique « pique » les temps. Les chevaux respirent bruyamment dans la rudesse de la prise de contact. Effet de ce premier « rush », ils sont détendus mais gardent leur verdeur. Le colonel Brau a dégagé la balle, il l'envoie à 100 mètres du côté des « bandes jaunes ». Le but devient proche, franchira-t-elle l'intervalle des poteaux ? Non, car M. Hubert Menier se lance à sa poursuite et par un coup arrière la rattrape en crochet. La voici maintenant au milieu du terrain. Nouvelle attaque des « boutons d'or » qu'un coup de sifflet tempère. A la reprise suivante les chevaux accusent une certaine lassitude, l'effort a été court mais violent. Au milieu du match les joueurs changeront de monture.

Sans enthousiasme exagéré, le public s'est progressivement intéressé...

Les étrangers nombreux à Bagatelle permettent de faire le point. On reconnaît la valeur des frères Alberdi et de M. Charlie Mendeteguy, Argentins réputés, qui réussissent sans se presser des coups incroyables, jonglant avec la difficulté — une sélection sur les deux mille joueurs qui galopent là-bas la crosse à la main. Le Chili et Saint-Domingue ont aussi des représentants. La Grande-Bretagne domine. Nous savons d'autre part qu'en Amérique du Nord le terrain de Meadow Brook contient cinquante mille spectateurs et que le club simplifie la formule en ayant des chevaux dressés. L'Italie se passionne pour ce sport magnifique. A Rome, sous l'impulsion du comte di Campello, vingt-six joueurs étrangers et italiens et quatre-vingt-six poneys se trouvèrent réunis du 21 avril au 3 mai pour une grande compétition internationale. La France y avait détaché une équipe de cinq joueurs qui fit de son mieux pour maintenir nos couleurs.

Le match touche à sa fin. On perçoit la pression des mêlées. Le synchronisme des respirations exalte la communauté des efforts. Les chevaux prennent le meilleur, ce n'est pas contraints et forcés qu'ils galopent. Ils le font d'instinct, comme les lévriers courent sur le lièvre de boîte dans le but de le coiffer et de le rapporter. Encore des chocs, des heurts suivis de dégagements où chacun déploie force et adresse, l'esprit tendu sans une seconde d'inattention. Arriver à prendre la balle, à la diriger, à la donner ensuite à un coéquipier constituent une série de passes brillantes que nous saisissons de loin. Que faut-il le plus admirer ?... Peut-être la décentralisation des réflexes. Les jambes actionnent le poney. La masse du corps par ses déplacements aide aux changements de direction. La main gauche qui tient les rênes renverse la vitesse ou permet au contraire les démarrages foudroyants. La droite enfin, libre et indépendante, dégagée des contingences, exécute dans ce tableau d'ensemble ce que lui commande le cerveau.

M. FRANCA, DU ROMA POLO CLUB, MONTANT TOBIANO, VIENT DE RECEVOIR LA COUPE.

Les phases successives du match sont commentées par M. de Faucon, qui suit la partie en homme de cheval et en donne l'essentiel au micro. La dernière période voit des chevaux « fumants », l'œil injecté de sang, tout palpitants de ce qu'ils ont fourni. Les cavaliers gagnants prennent leur succès en gentilshommes. La coupe remise par des mains féminines fait visiblement plaisir. L'esprit d'équipe est tempéré toutefois par une haute courtoisie et par la certitude qu'une différence d'un ou deux « goals » pèse peu dans la balance. Tous n'ont-ils pas fait preuve de ce courage raisonné qui reste l'apanage d'une humanité supérieure ?

La fin de la partie mélange les acteurs aux spectateurs. Ils apparaissent, un long cache-nez autour du cou, les traits creusés par la dépense physique, le regard encore impérieux. Boutet de Monvel a fixé autrefois ces athlètes aux muscles longiformes. Echange de propos divers, d'aperçus pittoresques. On vante les qualités des poneys, on évoque quelques coups fameux. Bientôt du reste les joueurs abandonnent leur « harnois ». Ils redescendent à la commune mesure, sachant bien que cet assaut tumultueux ne fut qu'une échappée passagère.

LES MEMBRES DU CLUB FONT LA CRITIQUE DU MATCH AUQUEL ILS VIENNENT D'ASSISTER.

LES BLEUS S'ÉLANCENT EN DIRECTION DE LA BALLE ; M. DE FOMMERVAULT PREND LE GALOP.

# CRÉMATIONS ROYALES

# A BALI

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL M. GAUDFERNAU

J'ai assisté aux cérémonies grandioses et tragiques de Bénarès, hallucinante cité des morts. Plongé dans une atmosphère lourde de l'inoubliable odeur de chair humaine brûlant sur de gigantesques bûchers, j'ai été pris dans les foules habitées d'une sombre mystique portant en soi toute la majestueuse grandeur de la mort. A Bali, petite île perdue à la pointe est du réseau insulaire des Indes néerlandaises, les crémations revêtent un caractère sinon très différent des cérémonies hindoues, du moins plus compatible avec la norme psychologique humaine, fût-elle même asiatique.

Quelques mots sur le climat religieux de Bali feront comprendre l'état d'âme des Balinais qui se préparent à « brûler leurs morts ». Toute la population indigène adore Brahma et les dieux du panthéon religieux chanté par les Upanishads et les Védas. Cependant le fait que cette race, étonnante par sa beauté physique et le charme de son esprit, descend directement de la grande race polynésienne explique la place relativement faible que le brahmanisme occupe par rapport à l'animisme qui hante tous les esprits. Depuis plus de cinq cents ans les brahmanes cherchent à imposer une doctrine pure, mais les Balinais sont restés fidèles à leurs dieux tutélaires, auxquels, plusieurs fois par jour et surtout à l'heure des offrandes, ils rendent hommage. On peut donc admettre : 60 % de brahmanisme officiel, 20 % (ou même moins) de bouddhisme, et le reste pratiquant avec enthousiasme l'animisme magique. Le brahmanisme à l'état pur n'existe pas dans l'île, pas plus que le bouddhisme d'ailleurs, qui est surtout pratiqué par la population chinoise, peu nombreuse. Venus des îles du Pacifique central, les Balinais se sont adaptés aux religions venues de l'Inde, mais ils n'en ont pas pour autant perdu cette intense joie de vivre dans l'harmonie totale du corps

LES CHARS, PORTÉS PAR DES CENTAINES D'HOMMES, AVANCENT DANS DES TOURBILLONS DE POUSSIÈRE. ILS SONT PROTÉGÉS DES ATTAQUES DÉMONIAQUES PAR DES MANNEQUINS SYMBOLIQUES FAITS DE FEUILLES DE PALMIER, DE KAPOK TEINT, D'ÉTOFFES ET DE PAPIER.

PRÉCÉDÉ DE PARASOLS (SYMBOLES D'ÉLÉVATION HIÉRARCHIQUE HUMAINE ET CÉLESTE), LE CHAR DU DÉFUNT ARRIVE SUR LE TERRAIN DE CRÉMATION.

et de l'esprit. Les préceptes austères du Rig-Véda et de la loi de cause à effet sont donc dans leur esprit, cependant foncièrement très religieux, teintés d'un panthéisme épicurien assez particulier.

Le Balinais se considère comme un « djero », un « porteur d'âme ». Notre corps est le réceptacle d'une âme que Dieu nous a donnée et qu'il faut lui restituer aussi pure que possible. *C'est l'esprit, l'âme, qui fait vivre le « djero »*, et cette âme, toujours reliée à la divinité dont elle n'est qu'une pensée manifestée, peut être, si l'on n'y prend garde, habitée par des esprits démoniaques — temporairement ou toute notre vie. La pureté est nécessaire, l'impur attirant les démons. L'esprit attaqué par les forces maléfiques peut quitter notre corps. Et quand cela arrive, nous sommes morts, car nous ne vivons plus que par l'action démoniaque qui est en nous. Le préserver de toute atteinte destructive est donc la principale préoccupation, la moindre inattention pouvant être fatale. Alors, pour s'entourer d'un cercle protecteur, pour se défendre contre les attaques des esprits diaboliques, on utilise toutes les pratiques magiques.

Par ce qui précède on voit que si les invasions de races et de cultures asiatiques ont pu donner le nom et le décor à certaines manifestations religieuses elles ne leur ont nullement imposé leur comportement intérieur. Le sensualisme étant à la base de toute la vie balinaise, j'ai la conviction que les élans mystiques seraient beaucoup moins enthousiastes si les chants, les danses et les merveilleux spectacles qui président aux rituels et aux fêtes religieuses étaient réduits à leur plus simple expression. Mais le Balinais est un merveilleux artiste ; il a besoin de se créer une féerie humaine. Et toute sa vie se passe non seulement à l'imaginer, mais à la réaliser, à la vivre. Le corps, le « djero », y trouve son équilibre, et l'âme est heureuse. Quand elle retournera à Dieu, après des transmigrations évolutives nombreuses, elle fera plaisir à la divinité suprême et aux dieux qui la servent.

## PRÉPARATIFS

Le culte des ancêtres est une tradition sacrée ; l'âme du « djero », en effet, ne peut évoluer favorablement dans les séjours célestes que si cette soumission religieuse et philosophique est acceptée dans la joie. Prendre soin des âmes des morts (en les aidant par des prières et des offrandes aux dieux) devient une condition essentielle non seulement de bonheur pour ces âmes, mais une assurance pour la tranquillité future de la nôtre.

La crémation est nécessaire. La vie est heureuse sur la terre, certes, mais combien plus enviable est le retour au sein de Dieu ! Et pour empêcher un « retour » éventuel il faut détruire aussi complètement que possible le « djero », le « porteur d'âme » le corps. On le brûle avec tout le respect et les hommages dus à un aussi noble réceptacle. L'âme, ainsi libérée de toute attache matérielle, peut alors retourner à sa source divine.

Mais les crémations coûtent cher, très cher. Et les Balinais, qui sont les êtres les plus désintéressés de la terre, sont pauvres, à part quelques radjahs qui possèdent d'immenses richesses. Il est impossible de faire des crémations pour chaque « djero » dont l'âme aspire à la libération définitive. Alors on enterre les morts dans les cimetières, pendant des mois et même des années, en « attente » de crémation.

Mais pendant mon séjour à Bali j'ai eu la chance — si j'ose ainsi m'exprimer — d'être présent à la crémation d'un membre de la famille du radjah de Gianjar. Depuis plus de douze années une occasion aussi magnifique n'avait pas été offerte au peuple de la région. Aussi pendant six semaines toute la population prépara dans une fébrilité joyeuse les chars, l'ornementation des routes que ceux-ci devaient suivre, les vaches sculptées et dorées destinées à recevoir les ossements retirés du cimetière. Chaque jour je voyais le long et lent défilé des femmes portant aux dieux les offrandes rituelles. Dans un éblouissement de soleil, les « sarongs » tissés d'or, aux éclatantes broderies de couleur, créaient sur le fond émeraude de la végétation tropicale une hallucinante féerie chromatique. Chaque jour, dans les cours du palais, des brahmanes officiaient, revêtus des ornements sacerdotaux les plus imprévus : colliers faits de graines de couleur, tiares blanches et rouges, sarongs blancs. Le soir, les danseuses, incarnant les esprits divins, symbolisaient le mystérieux passage de la mort du corps à la vie éternelle de l'âme.

## L'EXHUMATION DES MORTS

Quelques jours avant la crémation toutes les familles vont dans les cimetières, où l'on procède à l'exhumation des restes funèbres. Cela ne se passe pas

PENDANT TOUTE LA DURÉE DES EXHUMATIONS, QUI PEUT ATTEINDRE PLUSIEURS SEMAINES, ET EN ATTENDANT LA C
PARFOIS FORT IMPRÉVUS, OFFICIENT. LES HOMMES SONT RANGÉS D'UN COTÉ, LES FEMMES DE L'AUTRE.

ÉMONIE DE LA CRÉMATION, LES BRAHMANES, COIFFÉS DE LA TIARE ET REVÊTUS D'ORNEMENTS SACERDOTAUX DES AMIS OU DES PARENTS DU PRINCE DÉFUNT ENTOURE LE FILS DU RADJAH (COIFFÉ D'UN TURBAN).

LES MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE SONT PORTÉS DU PALAIS JUSQU'AU CHAMP DE CRÉMATION.

UNE FOULE IMMENSE PORTANT LES DERNIÈRES OFFRANDES AUX DIEUX DE LA MER OFFRE, AU MOMENT DES « CENDRES A LA MER », UN PRODIGIEUX SPECTACLE DE VIE ET DE COULEUR.

PORTANT DANS DES COUPES LES OSSEMENTS, CHACUN ATTEND SON TOUR POUR DÉPOSER LES DERNIERS VESTIGES HUMAINS DES « DJERO » SUR LE BUCHER.

sans que des scènes tragico-comiques viennent troubler l'atmosphère de recueillement que chacun est tenu d'observer : les chiens, dont plus d'un million errent dans l'île, et les cochons sauvages viennent en foule grognante et réussissent souvent à mettre la dent sur un débris humain malgré les imprécations vociférées par les assistants éplorés. Le mort qui arrive à se faire intégralement récupérer le doit assurément à une faveur surnaturelle très particulière !

Ce jour-là, ai-je dit, un membre de la famille royale devait « passer à la crémation ». On exhuma le corps en grande pompe pour le mettre dans un cercueil blanc et or avec tous les égards dus à un aussi noble personnage. Il fut ensuite porté en procession jusqu'au temple. Des guerriers armés de lances précédaient le convoi du royal défunt. Derrière eux, portée à bras d'hommes, venait la chaise vide de Shiva, les porteurs de cercueil, puis la famille, suivie d'une foule de femmes marchant deux par deux, vêtues de vestes rouges et portant sur la tête de larges plateaux tressés garnis d'offrandes. L'orchestre fermait la marche ; les musiciens, par quatre, le torse nu mais la tête ornée d'un turban mauve, jouaient des instruments balinais classiques. Toute la population, immense cohorte bariolée et gesticulante, magnifique par l'intensité de sa vie et la somptuosité de ses costumes aux éclatantes couleurs, suivait cette mer humaine. Au temple, dans une atmosphère chargée de parfums d'encens et d'épices, la foule des invités priait autour des brahmanes.

### CHARS ET OFFRANDES

Sur d'immenses plateaux de bambous croisés j'avais vu dresser une sorte de tour ornée d'étoffe, de papier blanc, d'ornements rouges, verts et or. Sur certains chars sont placés des mannequins représentant les dieux ou démons bienveillants. Les matériaux les plus divers entrent dans ces naïves et savantes créations : feuilles de palmier, graines, kapok teint en toutes couleurs, branches d'arbres, glaces de toutes les dimensions, etc. Les effigies divines sont habillées de vêtements représentant symboliquement leurs attributs célestes.

Deux jours avant la crémation ont lieu les cérémonies des offrandes. Des milliers de tables de bambou portent les objets et les mets les plus extraordinaires, placés dans des « paniers » tressés en feuilles de bananier et de cocotier ; les fruits sont délicatement sculptés, les fleurs symboliques sont fabriquées avec un matériel très inédit, puisque le centre en est fait de rognon de mouton découpé et les pétales, en morceaux de gras également découpé ; les grosses feuilles sont parfaitement imitées à l'aide de ce que nous appelons en Occident la « toilette de porc », dont la finesse des nervures et la transparence deviennent en cette occurrence très évocatrices !

Au milieu de toute cette agitation, faite de recueillement et de joie extérieure, les brahmanes officient sur les autels. Revêtus des habits sacerdotaux, le haut du corps nu entouré de chapelets faits de graines et de pierres rondes multicolores: ivoire, ébène, bois rouge, corail, petits galets et même pierres précieuses grossièrement taillées, ils prient les dieux en faveur de ceux qui « retournent à la source ». Tenant dans la main gauche une clochette au son miraculeusement pur, ils offrent de la main droite et par des gestes d'une inégalable harmonie les pétales de fleurs, les graines, les farines bénites et l'eau purificatrice. Sur la poitrine du prêtre brille le pectoral brahmanique ; une tiare du rouge le plus vif, garnie de perles et d'ornements blancs, achève de lui conférer une dignité fort impressionnante.

### LA CRÉMATION

Dès le lever du soleil la procession dernière s'organise et dure des heures. Enfin, l'après-midi, les chars et les diverses constructions qui forment le cortège sont portés par des centaines d'hommes vers le champ crématoire, qui se trouve à un kilomètre environ du palais. Ce chemin si court doit paraître fort long aux porteurs, car les chars pèsent plusieurs milliers de kilos. Répartis sous l'immense plateau supportant l'édifice, la tête passant entre les bambous liés perpendiculairement les uns aux autres, les porteurs sont au nombre de plusieurs centaines par char. Si l'un d'eux tombe, ce qui est fréquent, la marche ne s'arrête pas, et ses collègues lui passent sur le corps. Pendant ce temps, sur le terrain crématoire, on procède fébrilement aux derniers préparatifs : les vaches, dont le corps est creux, sont prêtes à recevoir les restes humains ; les fagots sont rangés, car chaque membre de la famille doit en déposer un sur le bûcher afin de participer à la libération de l'âme du défunt.

Précédée des lanciers et de la musique, la cohorte s'avance dans un grand tourbillon de poussière, dans les cris des porteurs et de la foule en transe. Sous un soleil à la verticale apparaissent les tours qui brillent d'un éclat fantastique. Le flot humain, comme une mer agitée, se déverse sur le champ crématoire, qui est en quelques minutes envahi par une humanité délirante et hurlante.

Enfin les restes funèbres sont déposés dans les corps des vaches après d'ultimes invocations aux dieux bénéfiques. Et le feu est mis aux bûchers. Ces assemblages faits de bois, de carton et de bambou flambent comme des torches au milieu des clameurs joyeuses. Dans un crépitement intense disparaissent en quelques minutes les restes des morts et les bûchers, dont l'édification a demandé de longues semaines de patience et d'efforts. Mais tout n'est pas terminé pour autant ; il faut encore conduire les cendres au Gange, le fleuve sacré, où l'âme sera libérée de ses dernières attaches à son « djero ».

### VERS LE GANGE

Deux jours après la crémation les cendres doivent être « jetées à la mer ». Toute la population est rassemblée sur une plage située à quelques kilomètres de Gianjar. Le cortège se reforme et, non sans embûches multiples, arrive face à la mer. Les hommes parents des morts ont réuni toutes les pirogues à balancier et attendent sur le sable. Les cendres, portées dans des vases spécialement destinés à cet effet, leur sont remises avec grande précaution et sont placées dans la pirogue, qui s'éloigne du rivage. Bien souvent elle ne va pas loin, la barre ne se laissant pas franchir sans mettre quille en l'air une pirogue sur deux. Or les mers tropicales sont infestées de requins. Des clameurs sont alors poussées par des milliers de poitrines, pendant que les malheureux plongés dans une mer recéleuse de mort sont en proie à la double terreur d'être dévorés par les tigres marins et de perdre les précieuses cendres confiées à leurs soins. Alors, comme ce dépôt doit être jeté loin du rivage pour être emporté plus facilement par le « grand courant » jusqu'au Gange, on recommence.

Enfin tout finit par s'arranger. Si un pagayeur est blessé ou tué par un requin, son « karma » en est seul responsable, puisque nous subissons dans cette vie les fautes que nous avons commises dans nos vies antérieures. Les Balinais savent que leur tour viendra d'être ainsi jetés à la mer sous forme d'une impalpable poudre d'ossements calcinés. En parfaits religieux et en vrais philosophes, ils attendent ce grand jour en vivant un bonheur terrestre plein d'harmonie. A l'autre bout du monde, on trépasse dans la joie !

Photographies Gaudfernau.

« La Vierge » d'Alsace (platre a grandeur d'exécution).

# LE MUSÉE BOURDELLE

PAR RAYMOND LÉCUYER

Le petit atelier de Bourdelle (figure provenant de la cathédrale de Reims). — Dans l'atelier préféré du maître.

Le caractère archaïque du quartier Montparnasse s'efface rapidement. Bien rares sont devenus les aspects presque villageois dont il y a trente ans pouvaient s'enchanter certains de ses habitants. A quelques pas de l'avenue du Maine, dans une ci-devant impasse promue à la dignité de rue, s'ouvre une porte charretière qui hier encore semblait celle d'une ferme : c'est là l'entrée du nouveau « musée Bourdelle ». Elle donne accès à un groupe de bâtiments vieillots entre lesquels s'intercalent deux jardinets. En ce lieu, dont le charme désuet est incontestable, Bourdelle a passé les années les plus fécondes de sa carrière. Tout d'abord installé dans un atelier exigu qu'il partageait avec un confrère, il avait pu peu à peu louer, acquérir ou édifier d'autres locaux que cet infatigable créateur peuplait de ses œuvres. Grâce à l'admirable piété de sa veuve, plusieurs de ces ateliers, dans lesquels le public est maintenant admis, sont tels qu'ils étaient le jour où la mort condamna à l'immobilité les mains agiles du grand artiste. D'autres constructions viennent d'être provisoirement aménagées pour que puissent être présentées quelques-unes des plus importantes figures qu'on lui doit. Des chiffres indiquent à la fois le prodigieux labeur du maître et l'importance du don fait à Paris par sa famille : neuf cents sculptures, une centaine de peintures, quinze cents aquarelles ou dessins, sans parler des manuscrits où il consignait ses enseignements et ses méditations...

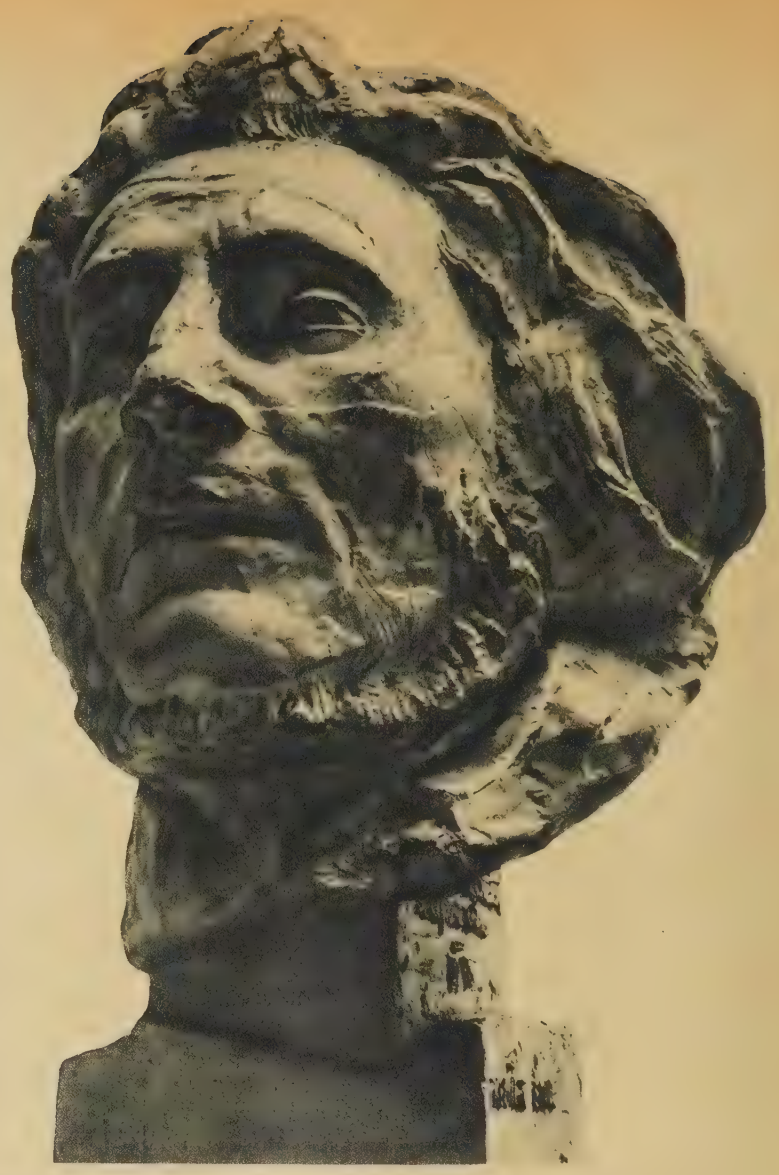
En contemplant les études faites pour le colossal *Alvéar,* la grande Vierge d'Alsace, le *Mickiewicz,* on suit le travail de la pensée de Bourdelle, cet effort qui lui permettait par de savantes transpositions et des simplifications mûrement voulues de conférer à des créations destinées au plein air un caractère de grandeur vraiment monumentale. Et quelle émouvante impression on éprouve à promener ses pas dans les bosquets qui bordaient son ancienne demeure — bosquets où il a poussé autant de bronzes que d'arbustes — à rencontrer soudain parmi de capricieuses verdures le masque puissamment faunesque de Rodin et sa barbe ruisselante, à contempler dans cet autre jardin ombragé par les arbres que Bourdelle a plantés la dramatique agonie du *Centaure...*

Fils de « huchier », le sculpteur aimait les vieux meubles, les bois où subsiste la trace de l'outil qui les a modelés : ils sont là, ces témoins de son labeur. Et il nous semble que dans cet atelier où nous l'avons entendu discourir sur l'art avec une lyrique ardeur nous allons revoir son visage aux beaux traits, aux plans fermes, encadré d'une barbe court taillée qui se détachait sur le blouson de bure...

Tel qu'il est présenté en ce moment, le musée Bourdelle n'est qu'une ébauche de ce qu'il doit être, de ce qu'il sera. Aux

PROJET DE M. GAUTRUCHE POUR LES FUTURES FAÇADES DU MUSÉE.

DANS LA GALERIE OÙ SONT RÉUNIS ONZE DES VINGT ET UN « BEETHOVEN ».



PREMIÈRE IDÉE DE LA FIGURE DE « MICKIEWICZ ». — LA GRANDE GALERIE PROVISOIRE DU NOUVEAU MUSÉE. — « LE CENTAURE » DANS LE JARDIN DE BOURDELLE QUI A ÉTÉ PLANTÉ PAR LE MAÎTRE.

terrains dont M^me^ Bourdelle lui a fait don la Ville de Paris annexe des terrains mitoyens qui lui appartiennent.

Des immeubles seront démolis ; des constructions importantes seront édifiées dont M. Gautruche, architecte général de la Ville, a fait adopter les plans.

Sur l'avenue de Saxe prolongée s'édifiera la façade principale du musée. Bourdelle, plein du souvenir des villes roses de sa jeunesse — Montauban, Toulouse — aimait la chaude couleur de la brique. Ce matériau sera largement utilisé et sera encadré par les lignes blanches de la pierre de l'Ile-de-France. On respectera les ateliers préférés du maître, on leur conservera cet air d'intimité qui les rend si évocateurs. Mais une vaste salle sera construite pour abriter son œuvre monumentale, tandis que fresques et bas-reliefs seront disposés dans une galerie appropriée.

Notre époque assigne volontiers un rôle pédagogique aux musées. Aussi une salle de conférences bien outillée est-elle prévue ; et une salle d'expositions temporaires permettra de faire mieux connaître aux générations nouvelles Bourdelle et son temps ou de montrer comment ses successeurs ont interprété son exemple.

Photographies Marc Vaux.

# CAMPING INTERNATIONAL

Pour le 10e Rallye international de camping, la forêt de Fontainebleau s'est transformée en une « petite Europe ». Venus de treize nations différentes par dizaines de milliers, les campeurs, garçons et filles, de tout âge et de toutes conditions, depuis les « pédestres » aux abris rudimentaires jusqu'aux « roulottiers » de luxe, y ont fraternellement planté leur tente. Grâce à la municipalité, rien ne manquait à cette ville sylvestre, munie de magasins bien approvisionnés et pourvus d'eau potable. Durant huit jours les campo-touristes ont apprécié les chants, les jeux, les danses folkloriques et, par-dessus tout, les mille et un aspects qu'offre cette forêt magnifique.

Les gardes républicains sont éblouis par la moisson des vainqueurs du Concours général.

« Le Désespoir du Faune », tel était le sujet du concours de Rome en sculpture

Les lauréats du concours des bébés de Paris réagissent fort différemment a leur succès.

## CONCOURS ET PRIX

Rendez vos rouges tabliers... Après une dure année d'études et de labeur, ce mois caniculaire a vu sonner l'heure des récompenses. Au Concours général des lycées et collèges, Paris et la province se sont, comme à l'ordinaire, partagés les lauriers ; au Conservatoire de nouveaux espoirs se sont vus lancés sur la route enchantée mais épineuse de l'art lyrique et dramatique ; le sexe faible s'est taillé la part du lion au concours de Rome, en musique comme en peinture, et les tout-petits eux-mêmes ont eu leurs lauréats couronnés au concours de beauté des Champs-Elysées.

Délaissant pour un temps plumes, ébauchoirs, archets et vocalises, nos gloires en herbe vont goûter dans la nature un repos bien gagné. Et comme en France tout finit par la chanson, c'est en octobre prochain que sera décerné, dernier en date, le grand prix d'icelle....

En 1849 le tunnel de Chalifert, qui n'a que cent soixante-huit mètres de long, avait été l'un des ouvrages les plus difficiles a construire.

# LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

## CRÉPUSCULE OU RÉNOVATION ?

par Paul-Émile Cadilhac

***L'année 1849 — il y a un siècle — marqua pour les chemins de fer français une étape cruciale. De juillet à septembre, en effet, deux grandes gares parisiennes, celles de l'Est et de Lyon, étaient inaugurées tandis qu'on mettait en service les premiers tronçons des lignes Paris-Marseille, Paris-Strasbourg, Paris-Rennes. Cent ans plus tard la S. N. C. F., qui groupe les anciennes compagnies et qui, précisément, électrifie en ce moment même la ligne Paris-Lyon, voit sa gestion mise en cause par des polémiques dont s'émeut l'opinion publique. Il nous a semblé qu'il était opportun à cette double occasion de faire le point sur nos chemins de fer, et nous avons demandé à notre collaborateur Paul-Emile Cadilhac d'ouvrir sur ce sujet une enquête dont voici la première partie.***

Il fut une époque — pas très lointaine — où l'on ne pouvait ouvrir un quotidien, un hebdomadaire, une revue sans y lire l'éloge vibrant — et justifié — des cheminots et de leurs chefs. L'opinion unanime déclarait que la S. N. C. F. avait bien mérité de la patrie. Le gouvernement le décrétait à son tour, et *la Bataille du rail* marqua l'apogée de cette montée au Capitole, mais...

### LA CHÈVRE, LE BOUC ET L'ANE

Mais les Athéniens se fatiguèrent un jour d'entendre Aristide appelé le Juste et, précipitant leurs coquilles dans l'urne, le bannirent de la République. De même, comme à un signal, nous avons vu tout d'un coup une division blindée escalader les remblais de la S. N. C. F. tandis que tourelles et mitrailleuses crachaient le feu et l'acier dans un tintamarre d'orage et de haut-parleur. Du soir au matin, la S. N. C. F. a été saisie, jugée et condamnée. On a mobilisé l'arsenal des bons et des mauvais arguments — pas toujours très jeunes — encadré et fait marcher les mécontents, cherché en elle une victime expiatoire ou propitiatoire.

Et le bon public éberlué, qui n'est pas au courant des choses, n'a rien compris à cette volte-face, à cette hargne, à cet accès de vertu financière et civique dont le sens visiblement lui échappait.

La « Crampton » « tirait » les rapides au début des chemins de fer.

Vous connaissez le proverbe « qui veut noyer son chien... » et aussi le symbole du bouc émissaire, sans oublier « ce pelé, ce galeux » qui « tondit de ce pré la largeur de sa langue », et qu'exécutèrent les animaux malades de la peste. La S. N. C. F. — et ceci n'est pas une fable — a été à la fois le chien, le bouc et l'âne. D'aucuns l'ont accusée de « voir trop grand » — et nous verrons plus loin ce que vaut ce reproche — et d'autres, subtils politiques, de déséquilibrer le budget et de ruiner le pays.

Qui a inspiré ces campagnes ? Quels motifs plus ou moins politiques ont guidé certains ? Ce n'est point ici le lieu de l'examiner. Mais, à la lumière de ces discussions, aux feux des passions attisés, peut-être n'est-il pas inutile de regarder avec des yeux clairs où en sont en 1949 nos chemins de fer, sans tomber dans la technique excessive et l'abus des chiffres. On écrit ici pour ce qu'on appelait au Grand Siècle « un honnête homme », c'est-à-dire un homme qui a des clartés de tout, mais jugeant plus avec le bon sens de Chrysale ou de Philinte qu'avec l'amertume d'Alceste ou le pédantisme de Trissotin.

## IL Y A CENT ANS...

L'heure semble d'autant plus indiquée pour une enquête que 1849 fut une grande année ferroviaire. Les chemins de fer naissaient alors et suscitaient des espoirs qui ont tous été dépassés.

Le 5 juillet 1849 on inaugurait officiellement le premier tronçon de la future ligne Paris-Rennes-Brest, qui est Paris-Chartres. Ce même jour, plus modestement, la gare de l'Est, ou du moins ce qui en existe, l'embarcadère et une partie de la façade, est ouverte au public sans cérémonie pour le tronçon Paris-Meaux. Un peu plus tard, le 21 août, la section Meaux-Epernay est mise en service et le prince-président assiste à l'inauguration. Le 9 septembre il se rend boulevard Mazas, emplacement de la gare de Lyon, et inaugure sur le trajet Paris-Tonnerre la grande artère qui sera celle du P.-L.-M. Entre temps, le 30 juillet, on a ouvert la ligne de Tours à Angers qui, de Paris par Orléans, mettra la capitale à quelques heures de Nantes. Et le prince-président est une fois de plus dérangé allégrement.

Deux grandes gares en somme — celle de l'Est, boulevard de Strasbourg, et celle de Lyon, boulevard Mazas — sont inaugurées et, avec elles, trois de nos plus grandes lignes. En province, la section Tours-Angers prolonge de 198 kilomètres la ligne de Paris-Orléans (122 kilomètres) et celle d'Orléans à Tours (115 kilomètres).

Cependant, deux autres secteurs de la ligne Paris-Marseille sont déjà exploités : Dijon-Chalon et Avignon-Marseille. De Paris à Lyon, en empruntant la diligence entre Tonnerre et Dijon et entre Chalon et Lyon, on met en tout vingt-six heures, ce qui, pour l'époque, semble miraculeux. Aujourd'hui on électrifie cette même ligne, ce qui permettra de battre tous les records.

Pour Chartres, on s'embarque à la gare de la barrière du Maine — gare Montparnasse — la plus ancienne de Paris, car elle date de 1839, et qui conduit à Versailles par la rive gauche. Ce trajet a suscité maintes polémiques. Mais la rive gauche a fini par l'emporter. Au matin de l'inauguration deux convois partent pour Chartres, l'un à 7 heures, emportant trois cents invités, l'autre à 9 heures, destiné au président de la République et à sa suite, en tout deux cents personnes. A Chartres, *Te Deum* à la cathédrale, revue des troupes, puis banquet dans l'enceinte du débarcadère.

Le trajet total — 136 kilomètres — est couvert en trois heures. Quatre trains l'assurent quotidiennement dans les deux sens.

La gare de l'Est, lors de son ouverture au public le 5 juillet 1849, n'est pas complètement en état et pas davantage au matin de l'inauguration par le prince-président le 2 septembre. Sur la façade, la grande rose centrale n'est pas encore posée et la halle, dont les piliers sont en place, est emmaillotée d'échafaudages. Au retour d'Epernay — où un banquet de 1.600 couverts a été servi en plein air, après la bénédiction épiscopale, une revue et la visite des caves de champagne — on a fait défiler le cortège présidentiel sous la grande verrière. Des torches habilement disposées projettent leurs lueurs fumeuses et romantiques, et Louis-Napoléon a contemplé quelques minutes les « longues et majestueuses voûtes ».

Toutes les gazettes à l'envi exultent. Mais le 9 septembre, pour l'inauguration de la ligne de Lyon, l'enthousiasme déborde. Le rédacteur anonyme de *L'Illustration,* qui consacre à l'événement dix gravures sur bois, s'écrie lyriquement : « Railway for ever ! hurrah ! » Et il ajoute :

« Jamais, en effet, une année ne fut aussi prodigue d'inaugurations que celle dans laquelle nous sommes et où nous récoltons le fruit des travaux des années antérieures ! Oui, nous le répétons avec plus de joie et de confiance que les Anglais n'en mettent à acclamer leur reine : « Railway for ever. » En effet, les royautés passent, quelque illustres que soient les racines qu'elles ont poussé dans le sol ; les rois s'en vont et les chemins de fer restent ; les chemins de fer qui se cramponnent au sol avec leurs ongles de fer et qui s'installent si profondément dans les habitudes des peuples que les révolutions ne peuvent les atteindre, que leur abolition serait un malheur public, un deuil pour tous, et que, semblables au phénix, ils renaîtraient bientôt de leurs propres cendres. Donc « Railway for ever ».

« Aussi bien ce n'est pas un chemin de fer ordinaire que nous inaugurons, c'est une des grandes artères de la France : c'est l'embouchure de la pompe qui doit aspirer en vingt-quatre heures et verser au sein de Paris les marchandises débarquées à Marseille pour les répartir jusqu'au Havre, etc. »

Je vous fais grâce des considérations financières, car déjà on polémiquait ferme sur les devis et les dépenses, qu'on peignait excessives.

Le rédacteur de l'article décrit ensuite les beautés du trajet, accouplant les descriptions de monuments et de sites aux détails techniques, nombrant les ponts, les souterrains, les viaducs dont il vante l'élégance et la grâce. Celui de Brunnoy emporte tous les suffrages, et le défilé des gardes nationaux qui a lieu dans la prairie, 22 mètres au-dessous de la voie ferrée, fait délirer notre chroniqueur, qui déclare le souvenir « ineffaçable ». Heureux temps !

## CRÉPUSCULE OU RÉNOVATION ?

Il existe un Daumier fort amusant et très caractéristique de l'humour qui florissait entre 1840 et 1850. Trois maîtres de poste, debout près d'une poste aux chevaux et devant la barrière qui les sépare d'une voie ferrée, s'écrient au passage d'un train : « Et dire que maintenant voici tous les voyageurs qui nous passent devant le nez ! », et les nez s'allongent, s'allongent démesurément.

Cent ans passés, faut-il mettre la même légende dans la bouche d'un chef de gare regardant s'envoler un avion ?

Où en sommes-nous : crépuscule ou rénovation ?

Depuis quarante ans l'automobile, l'avion ont crû tous les jours. La route menace le rail côté marchandises, l'avion côté voyageurs. Comment finira la bataille ?

Ils sont deux contre un. Mais ce dernier a pour lui sa technique, des défenseurs zélés, des possibilités qui n'ont pas dit leur dernier mot. Peut-être aussi un atout majeur : la sécurité — car si l'on fait grand bruit de tel ou tel accident ferroviaire, il faut convenir que l'accident sur la voie ferrée est l'exception. Si on voulait aligner des statistiques et comparer le nombre de morts que le chemin de fer a sur la conscience et ceux qui relèvent de l'aviation et de la route, le premier serait de très loin le moins élevé.

Il y a mieux ! Les rendements futurs et insoupçonnés de l'outil ferroviaire Une locomotive électrique, sur la ligne Paris-Bordeaux, vient de couvrir les 581 kilomètres du trajet en 4 h. 27, soit à une vitesse moyenne de 130 kilomètres à l'heure. Et dans ce domaine on peut plus encore. On atteindra certainement, les voies revisées et refaites, les courbes inutiles supprimées, des vitesses commerciales de 200 kilomètres à l'heure. Peut-être davantage. Et alors on admettra — ce que l'on soupçonne déjà — que l'avion sur de brèves distances comme celles de la France continentale, avec le temps perdu pour rejoindre l'aérodrome et le quitus, n'offre pas sur le train un gain appréciable.

D'autres perfectionnements sont envisagés ou en voie de réalisation. Au cours de cette enquête nous allons les examiner objectivement et nous poserons ensuite nos conclusions.

Un dernier mot, une dernière question plutôt : n'est-il pas possible que l'ère atomique, qui débute à peine, bouleverse les conditions d'exploitation de nos voies ferrées et les revigore ? Rappelez-vous l'exemple classique de la route : elle était morte aux environs de 1900, ses auberges étaient fermées, ses bas-côtés envahis par l'herbe. Dix ans plus tard elle ressuscitait à son tour et devenait redoutable.

Chemin faisant, nous verrons aussi le bilan de l'effort réalisé par la S. N. C. F. depuis la guerre — et cela aussi nous incitera à faire oraison.

*(A suivre.)*

DESSIN HUMORISTIQUE DE DAUMIER A L'APPARITION DES PREMIERS TRAINS.

UN DES RAPIDES QUI, EN 1949, SILLONNENT NOTRE RÉSEAU NATIONAL.

# CENTENAIRE

par RAYMOND LÉCUYER

CETTE exposition de l'Orangerie fera date : cent et un ans après la naissance de Gauguin, quarante-six ans après sa mort, elle nous offre une vue d'ensemble sur l'un des maîtres les plus originaux de la fin du XIX^e^ siècle. Le nom de l'artiste est célèbre dans l'univers civilisé ; son existence de « peintre maudit » a suscité toute une littérature ; néanmoins il n'est pas excessif d'affirmer que plusieurs générations de Français ne connaissaient jusqu'ici que fort imparfaitement son œuvre.

En effet, si le Louvre possède de lui quelques toiles caractéristiques, *la Belle Angèle, le Cheval blanc, Et l'or de leurs corps,* il n'en est pas moins vrai que la plupart des meilleurs tableaux de Gauguin, de ceux qu'il faut avoir vus pour bien comprendre ce qu'il a voulu réaliser, sont dispersés à l'étranger. En temps normal le *Bonjour, Monsieur Gauguin* est à Prague ; *le Calvaire (le Christ vert),* à Bruxelles ; *les Trois Tahitiens,* à Edimbourg ; *Te Rerioa* et *Nevermore,* à Londres ; *Te Matete* et le portrait de M^me^ Gauguin mère, à Bâle ; le portrait d'Annah, à Winterthur, et aux Etats-Unis, à New York, à Boston, à Missouri sont conservés ces chefs-d'œuvre : *Ta Orapa Maria, les Seins aux fleurs rouges,* ou la grande composition *D'où venons-nous, que sommes-nous, où allons-nous ?*

Leur réunion momentanée en un même lieu, à Paris, est donc une manière de miracle qui fait le plus grand honneur à ses auteurs. Elle va permettre de confirmer ou d'infirmer certains jugements portés sur Gauguin, de mesurer mieux encore l'importance de son apport dans l'art contemporain, et par suite de procéder à une revision de valeurs.

C'est un jeu assez vain de chercher qui a aidé Gauguin à se trouver. Il est possible que des entretiens avec Emile Bernard, si intelligent, avec Sérusier, si réfléchi, aient favorisé sa renonciation à la spontanéité impressionniste, lui aient fait entrevoir de quel côté devait se porter son tenace effort ; mais de cela que conclure ? Ce qu'aucun initiateur, aucun conseiller, aucun camarade ne pouvait lui donner, c'était la subtilité de sa vision, son profond sentiment de la « musique du tableau », son don de conférer du style à la

CI-CONTRE : « PORTRAIT DE DAME. »
A GAUCHE : « BONJOUR, MONSIEUR GAUGUIN. »
CI-DESSOUS : « I RARO TE OVIRI. »

# DE GAUGUIN

moindre de ses productions, son avidité d'inconnu, son goût du mystère, son poétique émoi.

Que de contradictions, plus apparentes que réelles, dans son tempérament de créateur comme dans sa vie ! Cet inquiet chez lequel de lointains atavismes incas combattaient sourdement le rationalisme français, cet instable qu'un besoin inné d'évasion avait poussé dès l'enfance à de subites fugues, ce sensuel dont la chair exigeante faisait un obsédé, comme il était capable d'imposer un calme rythme, une noble sérénité à ses tableaux !... Ce prétendu « sauvage », on le voit bien aujourd'hui, était un cérébral, en qui tout était intention raisonnée et volonté suivie. Il bousculait hardiment les recettes de l'académisme et les formules d'un naturalisme usagé ; mais, si anarchique qu'il entendait paraître, ce « barbare », tandis qu'il repoussait l'exemple des Grecs, regardait — de son propre aveu — du côté des Persans, des Cambodgiens, de l'art égyptien de haute époque qui l'encourageaient dans son parti pris de simplification, de synthèse, de stylisation.

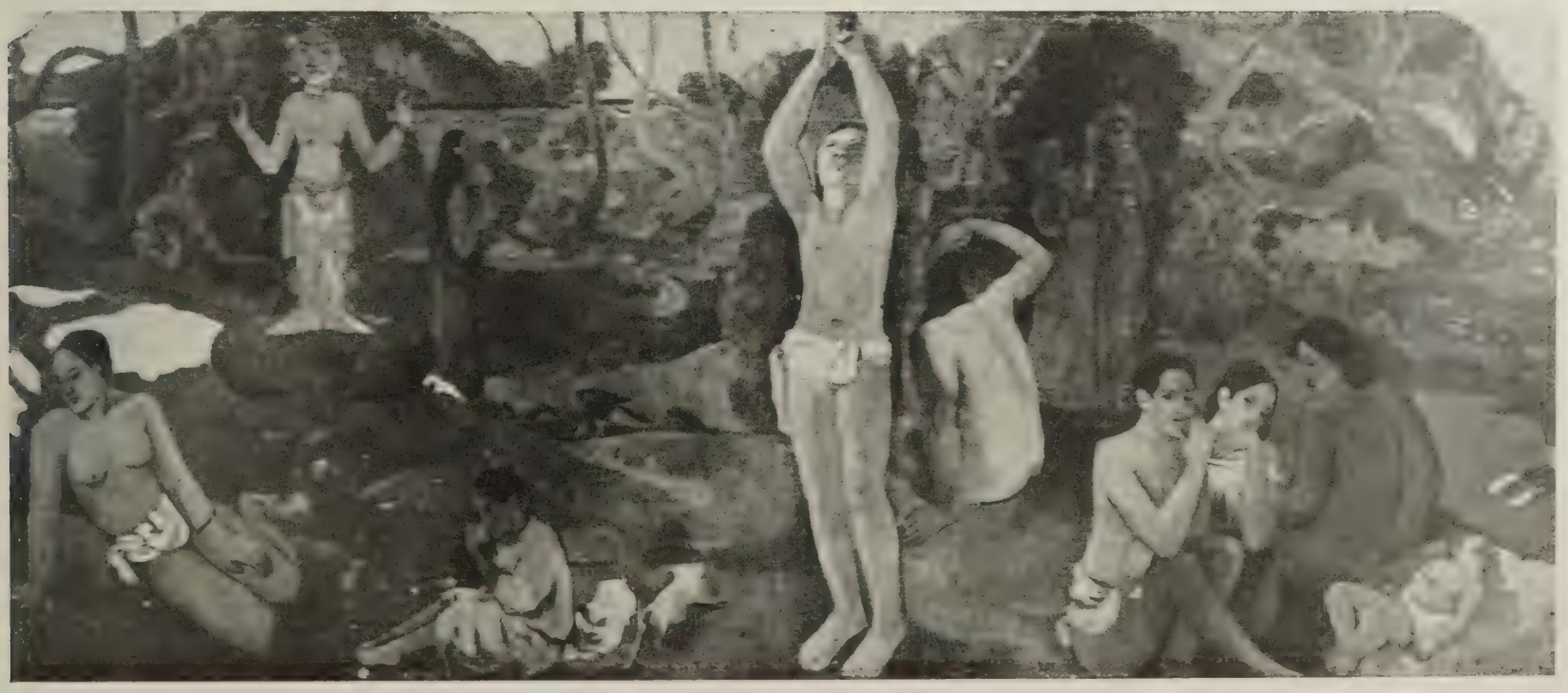
Lorsqu'on a médité devant les cimaises de cette inoubliable exposition il apparaît que ce briseur de traditions a pris rang à son insu dans la

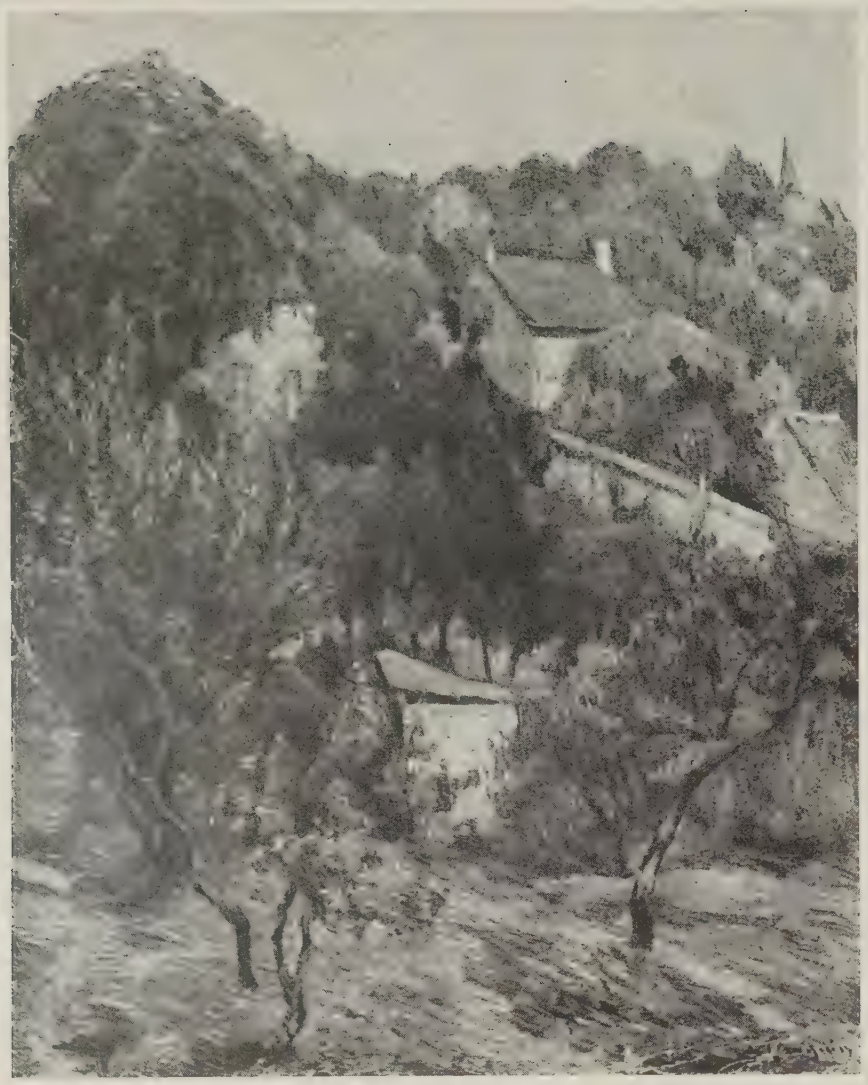
« Etude de buffles. »

« D'ou venons-nous, que sommes-nous, ou allons-nous ? »

« Vairumati. »

« La Seine au pont d'Iéna. »





« Paysage. »

« Le repas, scène d'intérieur a Tahiti. »

« La famille Schuffenecker. »

lignée des grands décorateurs, et qu'à tout prendre il n'est pas tellement loin d'un Chassériau ou d'un Puvis de Chavannes. « Créateur de la peinture moderne », tel le définit M. René Huyghe. Même si l'on n'adopte pas toutes les conclusions de la thèse du brillant essayiste, il faut convenir que la plupart des peintres qui depuis cinquante ans ont passé pour des inventeurs de l'art du xx[e] siècle doivent tous quelque chose à Gauguin : cela n'a pas besoin d'être démontré parce que cela saute aux yeux. Il est permis, d'ailleurs, d'ajouter que beaucoup de ces maîtres paraissent à côté de lui bien petits et peu consistants.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

« Nevermore. »

# LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

## Autour du duc d'Aumale

UNE maîtresse tracassière tourmentait de ses exigences le vieux duc de Bourbon.

Quel duc de Bourbon ? Le dernier qui ait porté ce titre, et celui dont la mort devait marquer la fin de la maison de Condé. Ce vestige de la plus haute famille princière du royaume survivait à deux illustrations qui avaient encadré sa figure un peu falote. Son père avait été le fameux prince de Condé, commandant de l'armée de l'émigration. Et il avait eu pour fils le duc d'Enghien, percé de balles dans les fossés de Vincennes. A défaut de gloire personnelle, il restait en outre au duc de Bourbon la plus grosse fortune de France, avec deux châteaux fort connus : celui qui, à Paris, a gardé le nom de Palais-Bourbon ; et celui de Chantilly, que la Révolution avait beaucoup abîmé. Quant à la maîtresse en question, c'était une Anglaise que le duc avait connue dans l'émigration et ramenée dans ses bagages.

Elle s'appelait Sophie Dawes, et on lui avait fait épouser un certain baron de Feuchères, aide de camp de M. le duc. Quand l'aide de camp s'était lassé de ce service extraordinaire, la baronne demeurée sans baron était devenue pour le duc une sorte de pseudo-épouse morganatique, et c'est alors que son exigence s'accrut. Laquelle ? La baronne de Feuchères, à qui il manquait malgré tout beaucoup de choses pour être une princesse du sang, voulait être reçue à la cour de Charles X.

Or c'est par suite de cette ambition d'une concubine audacieuse que les membres de l'Institut jouissent aujourd'hui d'un château et d'un parc où certains d'entre eux peuvent passer l'été. De cette conséquence inattendue, un enfant de huit ans fut l'instrument efficace. Voici l'histoire en deux mots.

Quand le duc d'Orléans, qui devait devenir roi des Français sous le nom de Louis-Philippe, eut un quatrième fils en 1822, Henri, il lui donna le titre de duc d'Aumale et demanda au duc de Bourbon d'être son parrain. On ne manqua pas de remarquer que c'était là un parrain bien choisi. Non seulement ce lien des Orléans avec les Condé était prestigieux, mais le plus haut prince du royaume en était aussi le plus riche propriétaire foncier. M. le duc n'avait pas de postérité. Un filleul ne serait-il pas bien placé pour suppléer aux enfants absents ?

Si ce dessein fut formé, le gentil enfant qu'était le petit Henri y collabora sans s'en douter. Son plaisir d'aller à Chantilly était sans arrière-pensée quand on l'y envoyait visiter son parrain. Le parrain de son côté ne se refusait pas à jouer au grand-père. L'affaire en somme se présentait bien. Il ne restait qu'à la faire passer du plan de l'éventualité favorable à celui de la décision acquise. C'est ici que la baronne de Feuchères fut appelée à jouer un rôle.

Pour qu'elle eût l'honneur de cette introduction à la cour qui serait le couronnement de sa carrière, l'appui du duc d'Orléans était précieux. Et d'autre part, pour guider la main du vieux Bourbon sur la page d'un testament où le parrain manifestât sa générosité envers son filleul, l'influence de la baronne n'était pas négligeable. La compréhension fut réciproque. Au printemps de 1830 le duc de Bourbon instituait héritier de tous ses biens le jeune duc d'Aumale, alors âgé de huit ans. Dans les mêmes jours le duc d'Orléans obtenait que M^me^ de Feuchères fût présentée à la cour de Charles X. Il était temps à tous égards. Car quelques semaines plus tard c'était la révolution de Juillet et il n'y avait plus de cour de Charles X. Il n'y avait plus de duc de Bourbon non plus, celui-ci ayant survécu peu de temps à ses dispositions testamentaires. D'aucuns trouvèrent même qu'il était mort bien vite, mais dans le tumulte des Trois Glorieuses personne ne songea à poser là-dessus des questions à la baronne, qui d'ailleurs avait disparu. Un legs particulier fort copieux l'avait mise à l'abri du besoin. Et vous ne voudriez pas qu'une dame qui venait d'être reçue par le roi légitime se fût commise à la cour de Louis-Philippe.

Quant aux membres de l'Institut, vous avez déjà compris pourquoi ils apparaissent dans le lointain, à l'horizon de cette anecdote. Tout le monde sait que le duc d'Aumale, prince lettré et ami des arts, a porté l'habit vert et que vers la fin du siècle il a légué à l'Institut de France son château et son domaine de Chantilly. En reconnaissance de quoi on a mis son buste sous la Coupole, au-dessus du bureau où siègent les présidents des cinq académies. On a omis d'y mettre aussi l'effigie de Sophie Dawes, baronne de Feuchères. Les académiciens sont des ingrats.

Je recueille cette histoire, entre vingt autres, dans le livre de Robert Burnand, *le Duc d'Aumale et son temps* (Hachette). C'est une biographie contée avec beaucoup de talent, le portrait fort bien venu d'un prince qui eut grande allure et connut une vive popularité. Sa vie est une suite de tableaux infiniment variés, depuis la campagne d'Algérie et la prise de la smala d'Abd-el-Kader jusqu'au procès Bazaine, où le duc d'Aumale, qui présidait le conseil de guerre, adressa au maréchal qui avait livré l'armée de Metz le mot fameux : « Monsieur, il y avait la France ! » L'honneur français animait cette noble figure. C'est un trait que M. Robert Burnand met en valeur d'un bout à l'autre de son ouvrage.

Autour du duc d'Aumale gravitent maints autres personnages : les autres enfants de Louis-Philippe, leurs parentés, leurs alliances, leurs descendants. Tout un tableau de vivante histoire se compose ainsi, qui nous conduit des dernières années de la Restauration aux incidents du boulangisme et de l'expulsion des princes. La petite histoire jette en passant plus d'un reflet sur la grande. On commence à lire ce livre pour son agrément, et l'on a appris beaucoup quand on l'a refermé.

# LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

## Première Désillusion

CAROL REED s'était déjà signalé comme un des meilleurs réalisateurs anglais avec un film sur la vie des mineurs, *Sous le regard des étoiles*, et avec *Huit heures de sursis*.

Avec *Première Désillusion* il aborde un tout autre sujet, tiré d'une nouvelle de Graham Greene et adapté par son auteur lui-même à l'écran.

Il y a fondamentalement deux thèmes qui se combinent. Le premier, et le plus émouvant, montre la cloison étanche qui sépare le monde de l'enfance du monde de l'âge mûr. Les mêmes événements, selon qu'ils sont vus par un garçonnet de huit ans ou par les adultes qui y sont intéressés, prennent une tout autre résonance. L'anecdote est heureusement choisie pour illustrer ce double aspect des choses. Pendant l'absence de ses parents le fils d'un ambassadeur à Londres se trouve mêlé au drame qui trouble le ménage du majordome de l'hôtel, pour qui il éprouve une immense admiration.

D'autre part se déroule une sorte de parodie de film policier. La femme du majordome s'étant tuée accidentellement, toutes les circonstances accusent son mari du meurtre. Les mensonges de celui-ci, qui veut déguiser la liaison qu'il entretient avec une dactylo de l'ambassade, paraissent autant de preuves de sa culpabilité. Et par surcroît tous les actes, toutes les paroles de l'enfant, qui cherche désespérément à sauver celui qu'il admire, ne font que le faire paraître encore plus coupable. Notamment chaque fois que le majordome ou la dactylo donnent un conseil au gamin celui-ci le prend au pied de la lettre et l'applique scrupuleusement de telle façon que le résultat obtenu est diamétralement opposé à celui qui en était attendu.

Finalement les policiers découvrent par pur hasard une preuve qui innocente le majordome, et ils terminent leur enquête en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre ce que le gosse veut à tout prix leur raconter et qui, tout en étant parfaitement exact, aboutirait inexorablement à envoyer à la potence un innocent.

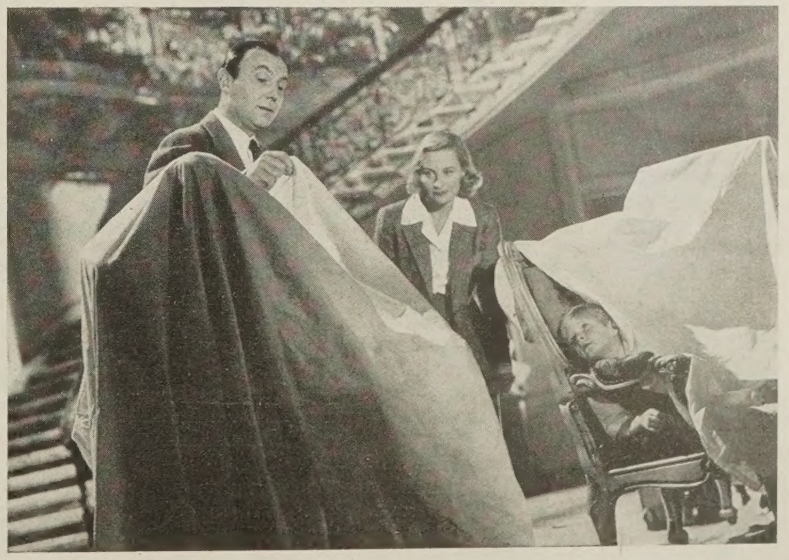
On voit par là l'originalité de l'anecdote et le traitement peu conventionnel qu'elle a subi. Le principal mérite du film n'en réside pas moins dans l'extraordinaire justesse du ton. On sait à quel point les enfants sont des acteurs admirables quand on n'en fait pas de petits singes savants. Le jeune Bobby Henrey n'est pas plus responsable de son talent que ne le furent Jackie Coogan et tous ceux qui l'ont suivi. Mais le metteur en scène qui l'a dirigé avec une si implacable sûreté a eu le mérite original de ne pas se borner à rendre son petit héros émouvant ou comique et à lui faire exprimer une mentalité véritablement enfantine.

Les deux légères critiques qu'il me sera permis de faire et qui empêchent *Première Désillusion* de se classer au tout premier rang sont les suivantes :

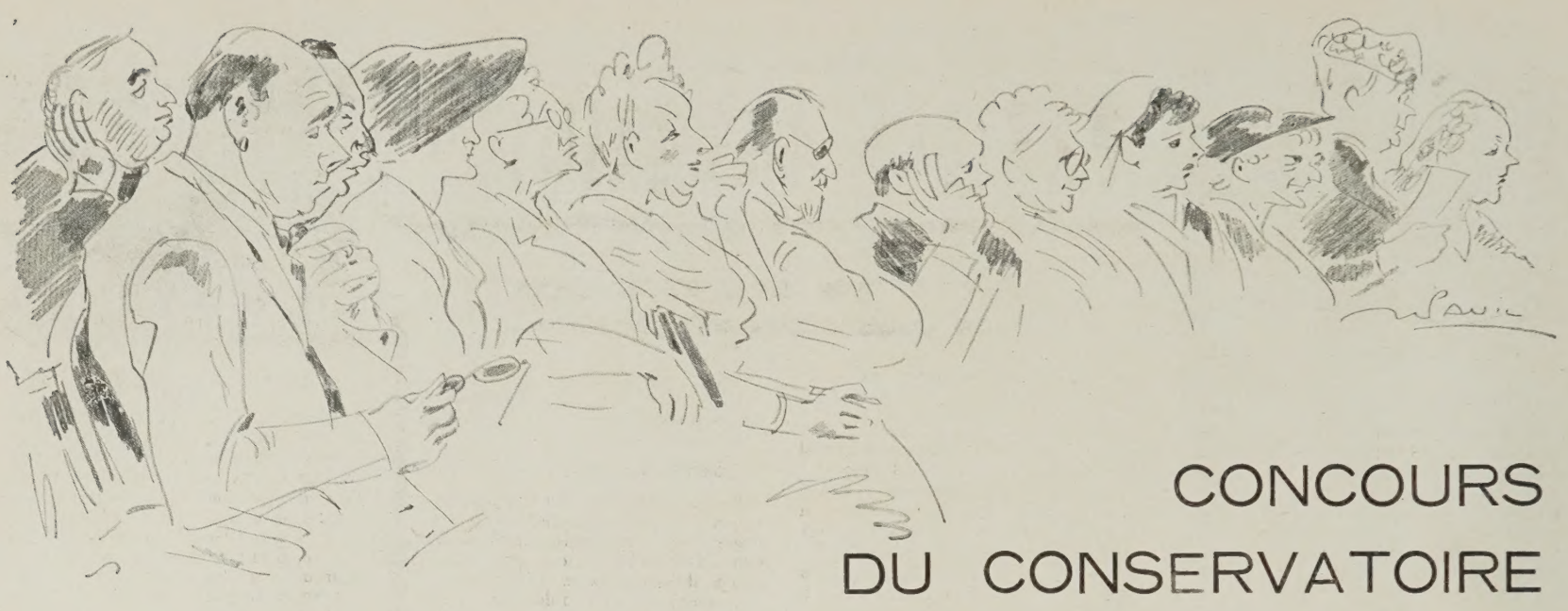
Ce qui sépare le monde de l'enfance du monde de l'âge mûr n'est en l'occurrence qu'un hasard ou un accident, puisqu'il y a une profonde affection et une parfaite entente entre le gamin et le majordome. L'auteur n'a pas touché au problème plus difficile et plus émouvant d'une véritable incompréhension entre des êtres qui s'aiment, parce que leurs sensibilités ne peuvent pas être les mêmes.

Ensuite, une fois la femme du majordome tuée, le mécanisme de l'intrigue policière accapare à peu près exclusivement l'attention, et le metteur en scène me paraît avoir perdu de vue les réactions humaines du couple d'amants, qui se trouvent à la fois heureusement réunis et terriblement menacés.

Ralph Richardson, qui est, comme on le sait, l'autre grand acteur shakespearien de l'Old Vic, est simplement admirable dans le rôle du majordome, et Michèle Morgan dans un rôle effacé nous fait oublier la déception qu'elle nous infligea avec *Fabiola*.



AUX COTÉS DE MICHÈLE MORGAN, SIR R. RICHARDSON ET BOBBY HENREY.



# CONCOURS DU CONSERVATOIRE

## LES " ESPOIRS " A LA SALLE LUXEMBOURG

POUR la première fois cette année les concours de tragédie et de comédie du Conservatoire, qui marquent la clôture de la saison théâtrale et, chaque été, constituent ce que l'on appelle communément une « manifestation bien parisienne », se sont déroulés à l'Odéon — nous voulons dire à la Salle Luxembourg de la Comédie-Française. L'innovation était souhaitée depuis longtemps.

Naturellement, quelques vieux « afficionados » de ces joutes dramatiques ont regretté la célèbre petite salle de la rue du Conservatoire, oblongue, vibrante et rousse comme un violon. Son acoustique merveilleuse et sa chaude, voire brûlante, intimité permettaient en effet d'entendre presque se mêler les battements de cœur des concurrents sur la scène et ceux de leurs partisans dans l'auditoire ; ceux-ci et ceux-là y étaient comme liés en une action commune. A la lecture du palmarès aucune note n'y échappait de ce rituel concert de joie, de désespoir, de félicitations, de consolations, et si souvent d'invectives à l'adresse du jury impavide, bien qu'énervé et fourbu lui aussi par une scrupuleuse et passionnée tension d'esprit, tandis que se débitaient cinq ou six douzaines de « scènes de concours » allant, au long de trois siècles de littérature théâtrale, du plus riant au plus austère.

Cependant le choix d'un local vaste, d'un véritable théâtre, est apparu excellent pour de telles épreuves. Elles y sont autrement convaincantes. L'étendue de la voix, la science des attitudes, l'art de se maquiller, de se costumer, l'habileté à se mouvoir s'y révèlent beaucoup mieux. L'obligation d'atteindre, par l'ampleur du jeu et la force de l'expression, une assistance plus effacée, plus lointaine, équivaut en quelque sorte à une course d'obstacles propre à montrer si un comédien a le pouvoir de « passer la rampe », comme on dit. De plus elle permet à l'acteur de s'isoler davantage, de se fondre dans le héros qu'il incarne, dans la « situation » qu'il vit passagèrement, et de donner la mesure de sa sensibilité. Enfin entre les émois du « plateau » et les émois de la salle une zone est réservée où tout s'apaise, se départage, se hausse en faveur du texte interprété et écouté ; et l'examen en acquiert plus de sérénité, plus de justice.

Tout cela nous l'avons constaté la semaine dernière. Dans l'antique et solennelle Salle Luxembourg les concurrents paraissaient moins fébriles, moins tendus, plus maîtres de leur talent ; le public plus vraiment et impartialement attentif aux seules qualités de leur maintien et de leur diction. Aussi en fin de compte le concours s'est-il affirmé, à notre avis, non seulement plus probant, mais meilleur que les autres années... « Sauf pour la tragédie ! Il n'y a plus de tragédiens ! », ont encore gémi, bien sûr, les « afficionados ». Mais ce n'est là qu'un poncif. A de très rares exceptions près, un vrai tragédien ne peut apparaître tel qu'au bout de dures années d'expérience et de travail, et en plein développement physique. Tous ces jeunes gens graciles et encore trop peu familiarisés avec de grands textes sourcilleux, comment leur demanderait-on d'évoquer tout de suite des Talma, des Sarah ? C'est déjà bien joli que de temps en temps en l'un ou en l'autre éclate un désir de grandeur ; qu'un geste, un cri de l'un ou de l'autre nous donne au cours d'une scène de dix minutes une lueur d'espoir...

Quant au spectacle auquel presque toujours on a assisté, on y assistera en marge de ces concours. Le changement de cadre ne lui avait cette année rien fait perdre de son intérêt. Au contraire. Il était plus aimable. Le spacieux Odéon avait pu accueillir, en dehors des « ayants droit », tous les « espoirs » de la scène, tous les apprentis comédiens. Que de jeunesse dans l'assistance ! Quelle vue charmante — et rafraîchissante, en dépit de la canicule qui sévissait ! Tout cela écoutait, suivait la « scène » de l'ami, du camarade avec un soin merveilleux, dans une immobilité exemplaire où la passion, l'angoisse, l'admiration, peut-être aussi parfois quelque innocente « rosserie », se trahissaient par le bref éclat d'une chevelure, le brusque penchement d'un cou dans la pénombre bleue et dorée. Au cours de leur carrière les concurrents de la semaine passée retrouveront-ils jamais un public si sensible et, de façon générale, si pieux ?

En attendant la proclamation des récompenses ce public s'était répandu, diapré, vif, potinant maintenant à l'envi, parsemé d'anxieux parents de candidats à l'affût de pronostics favorables, devant le noble théâtre. Du coup celui-ci en avait pris on ne sait quel air gai de casino ; et la ronde place de l'Odéon ressemblait à la crique où les « estivants » ont, en fin de journée, l'habitude de guetter le retour des barques, l'arrivée de la pêche miraculeuse. On respirait déjà un air de grandes vacances, d'heureux dépaysements.

Puis, les résultats proclamés (et cette année, prodige ! à la satisfaction de presque tous les spectateurs), ce fut la ruée, l'envol vers le « foyer des artistes » moiré par le bercement des arbres du proche Luxembourg. Parmi le déferlement des embrassades exclamatives, des compliments sans cesse montés d'un ton, des palabres autour des moindres incidents de ces trois journées comiques, on vit se faire photographier, dans des éclairs de magnésium brusques comme leur gloire, les lauréates, harmonieuses sirènes appuyées à l'épaule de leurs professeurs écumants de fierté ; les lauréats bras dessus bras dessous, pareils à de jeunes matelots ivres de bonheur pour avoir enfin touché la terre ferme...

MARTIAL-PIÉCHAUD.

# PETITES CHRONIQUES

DÉFENSE DE L'AFRIQUE CENTRALE

A l'occasion de la réunion du Comité de défense de l'Afrique centrale, les hauts représentants de la République responsables des territoires de l'Afrique noire se sont réunis récemment à Dakar. Sur la photographie ci-dessus on reconnaît, de gauche à droite : MM. Hoeffer, haut commissaire au Cameroun, Cornut-Gentille, haut commissaire en Afrique-Equatoriale française, Béchard, haut commissaire en A. O. F., et Cédille, commissaire de la République au Togo.

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'art de J. Meunié nous paraît être une contradiction. Il y a antithèse exagérée entre sa conception picturale, sa tendance féerique et sa réalisation plastique et technique ; en effet, des empâtements lourds et une zébrure qui vise à l'effet nuisent, à notre avis, aux délicatesses suggestives de son inspiration. Que J. Meunié coordonne ses idées d'artiste par rapport à son métier de peintre, c'est seulement par cette synthèse qu'il pourra devenir un bon artiste. Nous lui faisons confiance. (Galerie Drouant-David.)

Debré, qui expose actuellement à la Galerie Bing, n'est pas un figuratif. Aussi pourquoi éprouve-t-il le besoin de donner des titres d'un objectivisme bien déterminé à des œuvres qui ne sont qu'un assemblage plus ou moins heureux de formes et de couleurs ? Le terme *Composition* qu'il emploie à deux reprises nous paraît plus conforme à son genre, alors que celui de *Concert champêtre* nous paraît plutôt fâcheux.

Les peintures récentes de Marcel Burtin témoignent du goût de réalité de leur auteur. Réalité non pas tant dans la représentation proprement picturale que dans le choix même des sujets. Les *Moissonneurs* et les *Pêcheurs* semblent avoir plus particulièrement inspiré Marcel Burtin : l'artiste se soucie de faire alterner de grandes lignes verticales par rapport à des horizontales souvent coupées d'obliques ; quant aux coloris, il recherche pour chacune de ses peintures une harmonie propre, peu nuancée d'ailleurs, ni subtile en valeur, et qui semble être toujours à base d'une des trois couleurs fondamentales : bleu, jaune, rouge.

Ciska Grillet a le mérite de ne pas se laisser étourdir par certaines formules uniquement spéculatives qui sont à l'honneur de nos jours ; elle peint ce qu'elle voit, ce qu'elle sent. Son style n'est pas encore bien dégagé, mais certaines de ses toiles sont sensibles, notamment ses *Chanteurs de rue*, aux visages expressifs. (Galerie Claude.)

YVES TREVEDIC. « ARLEQUIN. »

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ORGANISATION DES ROUTES AÉRIENNES :

Henry Mourer, *les Amériques et l'Empire des Airs*, préface d'André Siegfried. (Editions Internationales, 318 pages.)

Sujet de la plus brûlante actualité, puisqu'il traite du double avènement du continent américain et des transports aériens dans l'hégémonie mondiale.

Une nouvelle vision planétaire est venue bouleverser la cartographie avec laquelle nous étions familiarisés. Seule, désormais, la mappemonde avec ses lignes courbes nous donne une représentation *réelle* de l'univers où nous vivons. Elle nous révèle que les routes aériennes les plus directes de Chicago vers l'Asie passent par le Canada, l'Alaska, le Kamtchatka ; vers la Sibérie par le Canada et les pôles ; vers la Russie d'Europe par le Labrador, le Groenland et la Scandinavie. Après avoir été la zone morte des surfaces émergées, le pôle devient un carrefour.

L'auteur passe en revue les expériences aériennes des Etats-Unis et la défense de l'hémisphère occidental, l'évolution du panaméricanisme, l'organisation des routes aériennes transocéaniques, la solidarité des républiques latino-américaines, etc.

Sur le plan de la stratégie mondiale la révolution aérienne transporte le champ de bataille des futures guerres dans des régions dénuées de toute valeur économique, comme les régions arctiques, « cette nouvelle Méditerranée du monde ». Le géopolitique américain enseigne que « l'histoire, c'est la géographie mise en mouvement ». Les Etats-Unis sont une nation à la fois continentale et insulaire, puisque leurs lignes de communication s'allongent sur tous les océans du globe. Ils font du Pacifique une sorte de mer intérieure, sans se désintéresser pour autant de ce qui se passe autour de la mer Noire.

Alors que l'Alaska et le Grand Nord canadien comptent à peine un million d'habitants, le tonnage du fret aérien y est supérieur à celui des Etats-Unis. Et — ô paradoxe ! — c'est la seule région du monde où l'aviation commerciale se passe de subvention officielle !

Ouvrant un nouveau chapitre dans l'histoire des sociétés humaines, l'avion, créateur d'un monde aéropolitique, inscrit dans l'espace les grands itinéraires du XX^e siècle.

Sera-t-il l'arme décisive des impérialismes rivaux ou l'animateur de la coopération internationale ?

La question est là.

LA GUERRE ATOMIQUE :

P. M. S. Blackett, *les Conséquences militaires et politiques de l'énergie atomique*, traduit de l'anglais par l'Association des travailleurs scientifiques ; avant-propos d'Edmond Bauer. (Albin Michel, 304 pages.) L'auteur, un des grands noms de la physique moderne, est prix Nobel de 1948. Son livre est une contribution capitale à l'étude de la question de la bombe atomique, qui domine les rapports entre l'Union soviétique et les Etats-Unis et se trouve au centre des difficultés qui retardent l'établissement de la paix dans le monde.

La statistique nous apprend que le poids total des bombes jetées pendant la guerre par les forces anglo-américaines a été de 2.700.000 tonnes ; le nombre total d'appareils perdus, de 40.000 ; celui des pertes humaines, de 160.000 pour un effectif qui a atteint 1.300.000 hommes. La moyenne des personnes tuées par le bombardement en Allemagne s'établit à 0,38 par tonne, soit au total environ 500.000.

M. Blackett pense que l'Union soviétique cherche à éviter présentement un conflit et à gagner le temps qui lui permettra de parler d'égal à égal sur le terrain atomique avec les Etats-Unis; plus ceux-ci attendent, plus leur puisance *relative* diminue. Il n'exclut pas le cas où Russes et Américains, disposant tous deux de bombes atomiques, pourraient être empêchés de les utiliser sous l'effet inhibiteur d'autres engins de destruction massive comme les armes biologiques (c'est ainsi que dans la dernière guerre on a pratiquement renoncé aux gaz asphyxiants).

Il n'est d'ailleurs pas convaincu qu'en cas de guerre la Russie juge nécessaire d'occuper l'Europe occidentale au delà des territoires propres à écarter la menace atomique : le coût d'une occupation des pays attaqués et leur défense ultérieure conduiraient à un dangereux éparpillement de forces.

Sa conclusion est que le danger d'une troisième guerre mondiale dans les années qui viennent est beaucoup moindre qu'on ne le pense généralement.

ALBERT MOUSSET.

## COURRIER MUSICAL : LES GRANDS CONCOURS

Concours du Conservatoire, concours de Rome, concours Marguerite Long-Jacques Thibaud : période dévorante pour les jurys.

Voici, en tête des cinq candidats admis à entrer en loge cette année, Adrienne Clostre, une jeune fille de vingt-six ans dépassant d'un coup ses camarades (M. Delerue, entre autres, second Grand Prix de l'an dernier) et couronnée premier Grand Prix dès son premier essai. Déjà remarquée aux exercices d'élèves, à la tribune des jeunes compositeurs, Adrienne Clostre, élève de Darius Milhaud et de son intérim Jean Rivier, s'était vu attribuer la veille de l'audition à l'Institut une récompense moindre par les seuls musiciens ; l'échelon suprême fut gravi à la Coupole, grâce aux voix des peintres et sculpteurs ; de là maintes protestations. Ce sont sans doute les qualités plastiques de l'œuvre qui plaidèrent en sa faveur au jour définitif. Le sujet de cantate — *la Résurrection de Lazare* — était plus qu'austère ; la triomphatrice l'a traité avec une réelle noblesse de style, de la chaleur et de l'accent, donnant à chaque personnage — Jésus, Marthe et Marie — un caractère expressif bien défini ; elle a le don de la vie et un sens juste de l'écriture vocale qui s'affirme librement; elle a été admirablement défendue par ses interprètes : Ginette Guillamat, Marguerite Pifteau et Camille Mauranne.

Le Grand Prix international Long-Thibaud — réservé aux jeunes virtuoses pianistes et violonistes — eut aussi ses surprises. Eu égard au niveau exceptionnel des premiers, au niveau moindre des seconds, le jury a dû attribuer deux grands prix de piano et n'en a décerné qu'un second au violon. Je le regrette vivement pour Christian Ferras : ce virtuose français de seize ans, placé en tête de tous les concurrents, avait obtenu l'an dernier la récompense suprême au concours de Scheveningen.

Aldo Ciccolini (Italie) et Wentslislav Yankoff (Bulgarie), pianistes, sont arrivés *ex æquo* ; impossible de départager le jury devant deux natures si différentes. Yankoff est tout charme, nuance, délicatesse. Ciccolini, c'est le virtuose né, avec tout ce que cela comporte de vigueur, d'autorité, d'éblouissante technique : un futur Horowitz ?

L. MAURICE-AMOUR.

A LA MÉMOIRE DE VERLAINE

Le samedi 9 juillet, à 11 heures, les Amis de Verlaine, parmi lesquels M^mes Frédéric Boutet et Rosemonde Gérard, MM. Philippe Chabaneix, Yves-Gérard Le Dantec, André Figueras, se sont réunis au Luxembourg devant le buste de leur poète préféré.

M. Fernand Gregh, qui préside leur association, ouvrit la cérémonie par un court et spirituel impromptu sur Verlaine, « poète du cœur ». René Chanute puis Maurice Rostand évoquèrent le poète chrétien par excellence, et, après un très verlainien poème de Maurice Fombeure lu par M^lle Gisclon, Maurice Donneaud, Denise Noël et Marie-Rose Carlié récitèrent quelques-uns des plus beaux vers du poète de *Sagesse*.

NOTA

Les documents photographiques qui illustraient l'article *la Gravure et les Peintres*, paru dans notre numéro du 9 juillet, sont de M. Jean-Marie Marcel.


**GALERIE**

**"COULEUR DU TEMPS"**, 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.


M^me Louise Weiss, dit un critique, possède d'un maître reporter toutes les qualités : la sûreté du coup d'œil, la sincérité et cette pointe d'imagination sans quoi la réalité ne saurait être recréée... Il faut lire *l'Or, le Camion et la Croix*.

Avez-vous lu ce merveilleux récit de voyage qui vous transportera le long de la route stratégique américaine, des pistes glacées de l'Alaska aux terres brûlantes du Mexique ?

**L'OR, LE CAMION ET LA CROIX**

Un volume avec une carte : 465 francs.


Connaissez-vous
**Élisabeth Bowen,** l'émule de
*Graham Greene* ?
Connaissez-vous
**EMMELINE,** qu'aurait aimée
*Kath. Mansfield* ?
Voilà un bon roman pour vos vacances. Il vient de paraître aux Éditions du Seuil.

**IL EXISTE**

parmi les **meilleures valeurs** de la cote des actions qui rapportent aux cours actuels **8** et **10** %.
Il semble opportun de profiter de la **période des vacances** pour reviser votre portefeuille et réaliser un certain nombre d'arbitrages.
Pour vous aider, lisez chaque semaine

**L'OPINION**
**Économique et Financière**
*Le journal le mieux informé de la Bourse.*

**Éditoriaux** de Ch. Rist, A. Siegfried, etc. Trois revues complètes : **Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales, Cotes complètes,** etc.
Abonn. un an : 600 francs ; 6 mois : 350 francs.
Essai un mois : 50 francs.
1, rue Saint-Georges. C. P. Paris 5110-71.

## A LA MEMOIRE DE PIERRE BOURDAN

Pour célébrer le souvenir de Pierre Bourdan, qui fut durant l'occupation l'un des leaders de la Radiodiffusion française de Londres, une plaque a été apposée à l'occasion du premier anniversaire de sa mort tragique sur l'immeuble où il séjourna, avenue de Friedland, comme ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres. Le président Herriot, qui assistait à cette inauguration, présenta ses condoléances à Mme Pierre Bourdan.

## PALMARÈS DU FESTIVAL DE KNOCKE

Grand Prix (Saint-Michel) : *le Voleur de bicyclettes* de Vittorio de Sica (Italie).

Scénario : Noël-Noël pour *les Casse-pieds* (France).

Photographie : Gabriel Figueroa pour *Salon Mexico* (Mexique).

Acteur : Bernard Blier dans *l'Ecole buissonnière* (France).

Actrice : Anna Magnani dans *Molti sogni per le strade* (Italie).

Metteur en scène : Ted Tetzlaff pour *une Incroyable Histoire* (Etats-Unis).

Qualités exceptionnelles : *Home of the brave* (Etats-Unis) et *Kalpana* (Inde).

Courts métrages : *Transports urbains* (France).

## ACADÉMISME FIN XIXe SIÈCLE

Méprisant le mouvement impressionniste, la peinture académique connut à la fin du XIXe siècle une vogue considérable. Des peintres comme Meissonier, Bonnat ou Bouguereau faisaient fortune tandis que les expositions des « révolutionnaires » couvraient à peine leurs frais. Le temps a réparé cette injustice, et le verdict des années est impitoyable.

Mais quels sont, malgré tout, les tenants de cet académisme périmé dont on parle encore de nos jours ? Il convient de citer avant tout Jean-Jacques Henner, peintre alsacien, aux portraits de femmes et aux nus baignés d'une chaude lumière. C'est un des rares peintres de cette époque dont les prix sont en ascension : un portrait s'est vendu cette année 255.000 francs et deux autres, 108.000 et 157.000 francs, doublant ainsi les enchères offertes ces dernières années ; ses nus n'ont guère pu dépasser 50.000 francs.

Charles Chaplin (1825-1891) est moins mystérieux : ses bustes de femmes chantent la joie de vivre des Parisiennes, ses couleurs sont chatoyantes et sensuelles ; deux toiles, *le Rêve* et *Jeune Femme aux seins nus*, ont atteint 110.500 et 75.000 francs.

Pour Jean Béraud (1849-1935), c'est la vie parisienne, l'époque du café-concert et des promenades au parc Monceau qui ont tenté son âme de peintre ; deux tableaux, *les Couples au café*, ont été poussés à 60.000 francs, tandis qu'une *Chanteuse de café-concert* et un *Portrait de femme* restaient à 13.000 et à 6.200 francs.

*J.-J. Henner (1829-1905) :* Tête de jeune femme, *toile 41×33, adjugée 255.000 francs à l'Hôtel Drouot par Me Boscher assisté de M. Brame, expert.*

Phot. Studio de France.

Au temple de l'Annonciation à Paris a été célébré le mariage de Mlle Gisèle Peugeot, fille de M. Jean-Pierre Peugeot, président des Automobiles Peugeot, et de Madame, née Boillat-Japy, avec M. Pierre Banzet, externe des hôpitaux, fils du docteur Paul Banzet, chirurgien de l'hôpital Broussais, et de Madame, née Peugeot.

Phot. Hallery.

*M. Cecil W. Gray, consul général des U. S. A., et Curnonsky, prince élu des gastronomes*

## LES GASTRONOMES A LA TOUR EIFFEL

La Saison de Paris s'achève... Cela a lieu ordinairement entre le Grand Prix et le 14 juillet. Après, la mer, la montagne, les vacances...

Cette année, cette fin de Saison fut gastronomique. Le Club des Purs Cent se réunit sur la première plate-forme de la tour Eiffel en un dîner « qu'on tourna » pour un film de propagande. Et le 12 *Cuisine française*, la revue de la gastronomie française et des arts de la table, donnait son gala de clôture, lui aussi sur ce haut lieu d'où l'on domine la capitale. Ce gala, placé sous la présidence d'honneur des ambassadeurs des Etats-Unis et du Canada, fut une manifestation d'amitié franco-américaine. M. Cecil W. Gray, consul général des Etats-Unis à Paris, représentait S. E. H. David Bruce, et M. Charpentier, attaché culturel, S. E. le général Vanier.

Durant trois heures un menu de grande classe, orchestré de crus de haute qualité, réunit — en plein ciel — une élite de gastronomes, d'écrivains, de journalistes et de jolies femmes.


LA SUISSE VOUS INVITE

L'ACCORD EST CONCLU...
LES BEAUX JOURS SONT VENUS...
VIVENT LES VACANCES EN SUISSE !

**PARK HOTEL LUGANO**
*(Suisse méridionale)*
Maison de tout premier ordre. Situation magnifique au bord du lac. Table soignée. Cave réputée. Service attentif et personnel.
Restaurant en plein air. — Garage.

**GRAND HOTEL RIGHI-KALTBAD**
Situation splendide au-dessus du lac des Quatre-Cantons,
à 1.400 mètres d'altitude - Grand parc - Piscine privée.
Orchestre — Bar — Tennis — Médecin de cure.

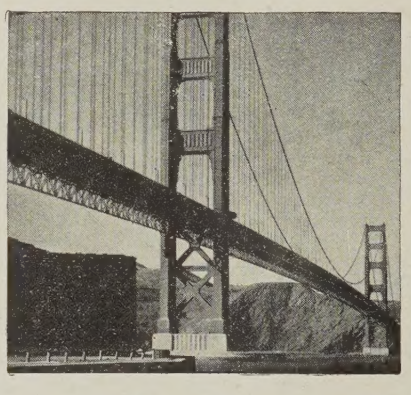
**SPORTHOTEL EDEN DAVOS-PLATZ** Tél. 3 50 16
La maison idéale pour les vacances d'été à la montagne, altitude 1.600 m. Excursions — Tous les sports d'été — Confort — Excellente cuisine. Prix de pension à partir de Frs 13.50 — Prospectus illustré à disposition.

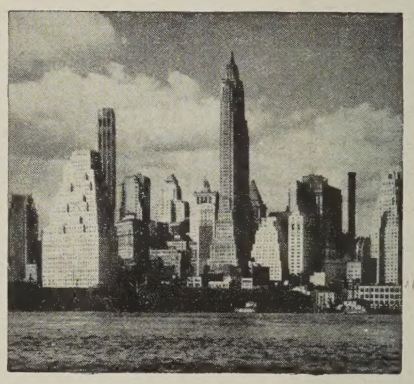
**HOTEL WILERBAD** près de **SARNEN**
sur la route de Brunig.
La maison idéale pour de belles vacances dans un cadre montagnard. Merveilleuse situation au bord du lac. Excellente cuisine. Plage privée. Pêche. Canotage.

Visitez à
**ZURICH L'HOTEL MERKUR**
avec sa « **Taverne Valaisanne** », le Restaurant des gourmets et son bar « **Sans Souci** » où Freddy (anc. Hôtel Normandie Paris) vous accueille dans une ambiance internationale.

IVA-ZURICH

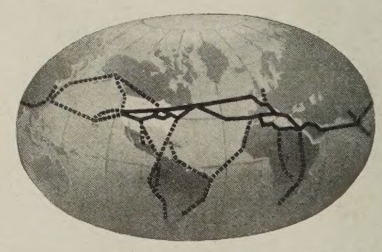


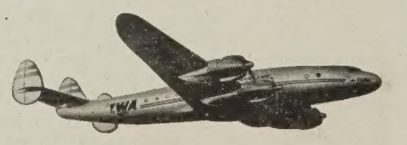




**SEULE TWA VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.**

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.





**Expédiez vos marchandises,** petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

49.30 B

*Votre agence de voyages représente*
TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE